

Diderot -

LE

ILS NATUREL, *Ver*

OU

LES EPREUVES
DE LA VERTU.

C O M E D I E

CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Piece.

*Interdum speciosa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, sine pondere & arte,
Valdius oblectat populum, meliusque moratur
Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.
Horat. Art. Poet.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.

*

1253

Ed. 1384

LE
ILS NATUREL,
OU

LES EPREUVES

DE LA VERTU.

COMEDIE

CINQ ACTES, ET EN PROSE,

Avec l'Histoire véritable de la Piece.

*Interdùm speciosa locis, moraïque rectè
Fabula, nullius veneris sine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùsque moratur
Quàm versus inopes rerum nugæque canoræ.*

Horat. Art. Poet.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LVII.

LE sixieme Volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la santé ; lorsqu'un événement, non moins interessant par les circonstances que par les personnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'exposer sa vie pour son ami, & le courage de lui sacrifier sa passion, sa fortune & sa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, sombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en sortant d'une ame où ils avoient habité trop long-tems, y avoient laissé la tristesse. Il étoit triste dans sa conversation & dans son maintien, à-moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les transports qu'elle cause à ceux qui en font fortement épris. Alors vous eussiez dit qu'il se transfiguroit. La sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austeres & d'images touchantes qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un tems nébuleux & couvert, la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur ; bientôt sa gaieté s'éclipsoit, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer sitôt qu'ils se rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui surprit tout le monde, excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis, je crus pouvoir, sans être indiscret, lui parler de sa famille, & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves seroient le sujet, feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité, de la vertu, & quelqu'idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il en soupirant, vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque tems après fou, arrivée, lorsqu'une joie plus

tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports, & que nous goûtions le plaisir d'être assis les uns à côté des autres, il me dit :

Dorval, tous les jours je parle au Ciel de ROSALIE & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour, mais sur-tout de vous avoir conservés innocens. Ah ! mon fils, je ne jetté point les yeux sur ROSALIE, sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve honnête & belle ; plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui sur nous, veut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoît son sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de tems qui me reste à vivre ; & si tu voulois, ce seroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie seroit le sujet, & que nous représenterions entre nous.

« Une Piece, mon pere !..... »

Oui, mon enfant. Il ne s'agit Point d'élever ici des treteaux, mais de conserver la mémoire d'un événement qui nous touche, & de le rendre comme il s'est passé... Nous le renouvellerions nous-mêmes, tous les ans, dans cette maison, dans ce salon. Les choses que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfans en feroient autant, & les leurs, & leurs descendans. Et je me survivrois à moi-même, & j'irois converser ainsi, d'âge en âge y avec tous mes neveu..... Dorval, penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées, nos vrais sentimens, les discours que nous avons tenus dans une des circonstances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre visage.

« C'est-à-dire que vous m'ordonnez de » peindre votre ame, la mienne, celles » de Constance, de Clairville, & de Rosa» lie. Ah, mon pere, c'est une tâche au-dessus de mes forces, & vous le savez bien » !

Ecoute ; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir ; & pour cet effet j'ai dit à ANDRÉ de ferrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des prisons.

« Mon pere. ».

Mes enfans ne m'ont jamais opposé de refus ; ils ne voudront pas commencer si tard.

En cet endroit, Dorval détournant son visage, & cachant ses larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit sa douleur ... la piece est faite ... Mais celui qui l'a commandée n'est plus ... Après un moment de silence, il ajoûta Elle étoit restée-là cette Piece, & je l'avois presque oubliée ; mais ils m'ont répété si souvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont persuadé ; & Dimanche prochain nous nous acquittons pour la premiere fois d'une chose qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah, Dorval, lui dis-je, si j'osois !... Je vous entends, me répondit-il ; mais croyez-vous que ce soit une proposition à faire à *Constance*, à *Clairville*, & à *Rosalie*. Le sujet de la Piece vous est connu ; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques scenes où la présence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'est moi qui fais ranger le salon. Je ne vous promets point. Je ne vous refuse pas. Je verrai.

Nous nous séparâmes Dorval & moi. C'étoit le lundi. Il ne me fit rien dire de toute la semaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... *Aujourd'hui, à trois heures précises, à la porte du Jardin.....* Je m'y rendis. J'entrai dans le salon par la fenêtre ; & Dorval qui avoit écarté tout le monde me plaça dans un coin, d'où, sans être vû, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere scene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere scene.

*Voici les noms des Personnages réels
de la Piece, avec ceux des Acteurs qui
pourroient les remplacer.*

LYSIMOND, pere de Dorval & de Rosalie,	M. Sarrazin.
DORVAL, fils naturel de Lysimond, & ami de Clairville,	M. Grandval.
ROSALIE, fille de Lysimond,	M ^{elle} . Gaussin.
JUSTINE, suivante de Rosalie,	M ^{elle} . Dangeville.
ANDRÉ, domestique de Lysimond,	M. Le Grand.
CHARLES, valet de Dorval,	M. Armand.

CLAIRVILLE, ami de Dorval & amant de Rosalie,	M. Lequin.
CONSTANCE, jeune veuve, sœur de Clairville,	M ^{elle} . Clairon.

SYLVESTRE, valet de Clairville, ...
Autres Domestiques de la maison de Clairville.

La Scene est à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & se passe dans un salon de la maison de
Clairville.

LE
FILS NATUREL,
OU
LES ÉPREUVES
DE LA VERTU.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

La Scene est dans un salon. On y voit un clavecin, des chaises, des tables de jeu ; sur une de ces tables un trictrac ; sur une autre quelques brochures ; d'un côté un métier à tapisserie, &.... dans le fond un canapé, & c.

DORVAL seul.

Il est en habit de campagne, en cheveux négligés ; assis dans un fauteuil, à côté d'une table sur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvemens violens, il s'appuie sur un des bras de son fauteuil, comme pour dormir. Il quitte bientôt cette situation. Il tire sa montre, & dit :

A Peine est-il six heures.

Il se jette sur l'autre bras de son fauteuil ; mais il n'y est pas plutôt qu'il se releve, & dit,

Je ne saurois dormir.

Il prend un livre qu'il ouvre au hasard, & qu'il referme presque sur le champ, & dit :

Je lis sans rien entendre

Il se leve. Il se promene, & dit :

Je ne peux m'éviter.... Il faut sortir d'ici... Sortir d'ici ! Et j'y suis enchaîné ! J'aime !... (comme effrayé) & qui aimai-je ?... J'ose me l'avouer ; malheureux, & je reste. (Il appelle violemment) Charles. Charles.

SCENE II. (Cette Scene marche vite.)

DORVAL, CHARLES.

(Charles croit que son maître demande son chapeau & son épée ; il les apporte, les pose sur un fauteuil, & dit :

CHARLES.

Monsieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaise.

CHARLES

Quoi, nous partons !

DORVAL.

A l'instant. (Il est assis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramasse des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets).

CHARLES.

Monsieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai personne.

CHARLES,

Cela se peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monsieur....

DORVAL.

(Se tournant vers Charles, d'un air triste & accablé.) Eh bien, Charles !

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maison, chéri de tout le monde, prévenu sur tout, & s'en aller sans parler à personne ; permettez, Monsieur

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raison. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami ? Constance sa sœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce séjour ? *(d'un ton plus bas)* Et Rosalie ?.... vous ne les verrez point ?

DORVAL

(Soupire profondément, laisse tomber sa tête sur ses mains, & Charles continue.)

CHARLES.

Clairville & Rosalie s'étoient flatés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Rosalie se faisoit une joie de vous présenter à son pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL

(soupon, s'agite, & c.)

CHARLES.

Le bonhomme arrive, & vous partez. Tenez, mon cher maître, j'ose vous le dire, les conduites bisarres sont rarement sensées..... Clairville ! Constance ! Rosalie !

DORVAL

(Brusquement, en se levant) : Des chevaux, ma chaise, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Rosalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues ! à, la veille du mariage de votre ami !

DORVAL

(en colere... à Charles). Malheureux !... *(à lui-même, en se mordant la levre & se frappant la poitrine)* que je suis..... Tu perds le tems, & je demeure.

CHARLES

Je vais.

DORVAL.

Qu'on se dépêche.

SCENE III.

DORVAL seul.

(Il continue de se promener & de rêver).

PARTIR sans dire adieu ! il a raison ; cela seroit d'une bisarrerie d'une inconséquence.... Et qu'est-ce que ces mots signifient ? Est-il question de ce qu'on croira, ou de ce qu'il est honnête de faire ? Mais après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & sa sœur ? ne puis-je les quitter & leur en taire le motif ?.... Et Rosalie ? je ne la verrai point ?... Non.... l'amour & l'amitié n'imposent point ici les mêmes devoirs, sur-tout un amour insensé qu'on ignore & qu'il faut étouffer. Mais que dira-t-elle ? que pensera-t-elle ?... Amour, sophiste dangereux, je t'entends.

(Constance arrive en robe de matin, tourmentée de son côté par une passion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domestiques qui rangent le salon, & qui ramassent les choses qui sont à Dorval..... Charles qui a envoyé à la Poste pour avoir des chevaux, rentre aussi).

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, *des Domestiques.*

DORVAL.

QUoi, Madame, si matin ?

CONSTANCE.

J'ai perdu le sommeil. Mais vous-même, déjà habillé !

DORVAL (*vîte*).

Je reçois des lettres à l'instant. Une affaire pressée m'appelle à Paris. Elle y demande ma présence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embrasse Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaise, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez ! Est-il possible ?

DORVAL.

Rien malheureusement n'est plus nécessaire.

(Les Domestiques qui ont achevé de ranger le salon, & de ramasser ce qui est à Dorval, s'éloignent. Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.)

(Constance, un coude appuyé sur la table, & la tête panchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive.)

DORVAL.

Constance, vous rêvez.

CONSTANCE (*émue ou plutôt d'un sang froid un peu contraint.*)

Oui, je rêve..... mais j'ai tort... la vie que l'on mene ici vous ennuie

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie ! Non, Madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc ? ... Un air sombre que je vous trouve....

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions... Vous savez... Madame... je vous jure que depuis long-tems je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela est, vous revenez sans doute.

DORVAL.

Je ne sais... Ai-je jamais sù ce que je deviendrois ?

CONSTANCE

(après s'être proménée un instant). Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. *(une pause.)*

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a six mois, tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes ! On y respire en liberté. J'y jouïssois de moi. J'y jouïssois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre ! Combien je desirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse !

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà sur vos traces ; & cette jeune Rosalie que vous voyez ici étoit l'objet de tous mes soins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL,

(ému & attendri) Rosalie !

CONSTANCE.

Je m'appercus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'esprit, & sur-tout le caractere de cet enfant qui de voit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi, je la rendois prudente. Il est violent, je cultivois sa douceur naturelle. Je me complaisois à penser que je préparois de concert avec vous l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, lorsque vous arrivâtes. Hélas !....

(La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, & s'affoiblit un peu).

Votre présence qui devoit m'éclairer & m'encourager n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournèrent de Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire.... & je n'en ignorai, pas long-tems la raison.

Dorval, je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse, me disois-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit, c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux.

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès, si je parle ; c'est le tems, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en seroit venu.

(Une petite pause : ce qui suit doit coûter à dire à une femme, telle que Constance)

Vous avoueraï-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober ces mouvemens si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison se fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes levres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du-moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis

que tant de femmes détestent l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une consolation douce & solide dans, les sentimens mêmes que vous lui aurez inspirés,

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

MAdame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attristée, dit*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (& sort)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL.

(*faisant quelques pas, distrait & embarrassé*)

DEs lettres de Paris... Des affaires qui pressent Un banquier qui chancele....

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi ; mais si vous me rendez justice, vous ne douterez pas que je n'aye les raisons les plus fortes....

CLAIRVILLE (*affligé*).

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie, & Rosalie ne m'aime plus. Je suis desespéré..... Dorval, m'abandonnerez-vous ?...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous ?

CLAIRVILLE.

Vous savez si j'aime Rosalie !... Mais non, vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour est ma première vertu ; j'en rougis presque devant vous.... Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut ; mais je l'adore... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert ! Avec quel ménagement, quelle délicatesse j'ai imposé silence à la passion la plus forte !.... Rosalie vivoit retirée près d'ici, avec une tante. C'étoit une Américaine fort âgée, une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ses charmes ; je sentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle appelle ma sœur, lui tend une main défaillante ; & lui montrant Rosalie qui se desoloit au bord de son lit, elle la regardoit sans parler ; ensuite elle regardoit Constance ; des larmes tomboient de ses yeux ; elle soupiroit ; & ma sœur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa pupille, son élève ; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Constance voyoit ma passion : Rosalie en paroisoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mère inquiète qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance : mais sa mère meurt ; & son père, malgré sa vieillesse, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce père, pour achever mon bonheur ; il arrive, & il me trouvera desolé.

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres qui sortoient de sa

bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'apperoit-elle ? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive ; & l'on diroit qu'un événement si désiré, si long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre ; & pour comble de malheur, ma sœur même ne paroît plus s'interessar à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiete, il se chagrine, & il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis ; leur ame est si sensible ; leurs organes font si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée, suffit pour les allarmer. Mon ami, leur ame est semblable au cristal d'une onde pure & transparente où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillans.

CLAIRVILLE. (*affligé*)

Vous me consolez ; Dorval, je suis perdu. Je ne sens que trop.... que je ne peux vivre sans Rosalie ; mais quel que soit le fort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous servir ?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle !

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous ? A peine Rosalie me connoît-elle ; & je suis si peu fait pour ces fortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuserez point. Rosalie vous révere. Votre présence la saisit de respect, c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste, inconstante, ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilège de la vertu ; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval, paraissez devant Rosalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL

(posant la main sur l'épaule de Clairville).

Ah, malheureux !

CLAIRVILLE.

Mon ami, si je le fuis !

DORVAL.

Vous exigez....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous serez satisfait.

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

Quels nouveaux embarras !.... le frere... la sœur... Ami cruel, amant aveugle, que me proposez-vous ?.... Paraissez devant Rosalie ! Moi,

paroître devant Rosalie, & je voudrois me cacher à moi-même... Que deviens-je, si Rosalie me devine ? & comment en imposerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur ?... Qui me répondra de moi ?... La vertu ?... M'en reste-t-il encore ?

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

JUSTINE, approchez mon ouvrage.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage & considere sa maitresse).

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere ? sont-ce là les transports que vous lui préparez ? Depuis un tems je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal ; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE.

(Point de réponse de la part de Rosalie ; mais des soupirs, du silence & des larmes).

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle ? au moment de l'arrivée d'un pere ! à la veille d'un mariage ! Encore un coup, perdez-vous l'esprit ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE (*après une pause*).

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere ?

ROSALIE.

Non, Justine. *Toutes ces questions se font à différens intervalles dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.*

JUSTINE

(*après une pause un peu plus longue*).

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE

(*reste un peu stupefaite. Elle dit ensuite*) :

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes ?... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles ; que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues. Qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice.... Clairville vous aime éperdument. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû se flater d'avoir un amant tendre, fidele, honnête ; de s'être attaché un homme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs ! Mademoiselle, des mœurs !... Je n'ai jamais pû concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer ; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

(*Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un ton hypocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage*) :

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux.... mais il ne faut pas s'en desespérer comme vous faites.... Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh pour celui-là, on ne s'y attend pas.

(Dorval entre, Justine se retire ; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL *(d'un ton un peu ému)*.

PERmettez, Mademoiselle, qu'avant mon départ *(à ces mots Rosalie paraît étonnée)*, j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien ; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus !

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrâce ?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois legere apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré ?... Songez-vous qu'il traîneroit des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée ?.... Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se joüer du bonheur d'un honnête homme ?

ROSALIE.

Je sais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis desolée. Je voudrois être morte !

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne fais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville ? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie ! Elle ! *(avec un étonnement mêlé de reproches)*.

ROSALIE.

Oui, Dorval, ... Clairville sera bien vengé !

DORVAL.

Rosalie, ... si par malheur il étoit arrivé... que votre cœur surpris... fût entraîné par un penchant.... dont votre raison vous fit un crime... J'ai connu cet état cruel !... Que je vous plaindrois !

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

(ne lui répond que par le geste de commisération).

ROSALIE,

J'aimois Clairville. Je n'imaginai pas que je pusse en aimer un autre, lorsque je rencontrai recueil de ma confiance & de notre bonheur... Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne fais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimères de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pû concevoir que je manquois à Clairville !... Mais hélas ! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival.... Et comment ne l'aurois-je pas aimé ?... Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimait un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien.... Que vous dirai-je enfin ? Je me voyois à peine dans les autres ; *(elle ajoute en baissant les yeux & la voix)* & je me retrouvais sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur ?

ROSALIE.

Si c'est un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime sans doute ?

ROSALIE.

Dorval, vous le savez.

DORVAL *(vivement)*.

Oui, je le fais, & mon cœur le sent... Qu'ai-je entendu ?... Qu'ai-je dit ?... Qui me sauvera de moi-même ?.....

(Dorval & Rosalie se regardent un moment en silence. Rosalie pleure amèrement. On annonce Clairville).

SYLVESTRE *(à Dorval).*

Monsieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL *(à Rosalie).*

Rosalie... Mais on vient... Y pensez-vous ?... C'est Clairville. C'est mon ami. C'est votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. *(Elle lui tend une main ; Dorval la prend, & laisse tomber tristement sa bouche sur cette main, & Rosalie ajoûte),* Adieu, quel mot !

SCENE III.

DORVAL *seul.*

DANS sa douleur, qu'elle m'a paru belle ! Que ses charmes étoient touchans ! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ses yeux... « Dorval, vous le savez »... Ces mots retentissent encore dans le fond de mon cœur... Ils ne sortiront pas si-tôt de ma mémoire !...

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

EXcusez mon impatience. Eh bien ; Dorval !...

DORVAL.

(Dorval est troublé. Il tâche de se remettre ; mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit) :

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé ! Vous ne me parlez point ! Vos yeux se remplissent de larmes ! Je vous entends, je suis perdu !

(Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit, sans se déplacer, d'une Voix basse & sanglotante :

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit ? Quel est mon crime ? Ami, de grâce, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'acheve !

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein ! & vous, le seul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez ! vous m'abandonnez à mon désespoir !... Trahi par ma maîtresse ! abandonné de mon ami ! que vais-je devenir ! Dorval, vous ne me dites rien ?

DORVAL.

Que vous dirai-je ?..... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre ; parlez pourtant, je changerai du moins de supplice.... Votre silence me semble en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL *(en hésitant)*.

Rosalie....

CLAIRVILLE *(en hésitant)*.

Rosalie....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit.... ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé !... Que me reproche-t-elle !

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez... Elle ne vous reproche rien... mais son pere....

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement ?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour.... Elle craint.... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toujours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obstacles font levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à nos voeux ; elle n'est plus, & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous, & finir ses jours tranquillement, dans sa patrie, au sein de sa famille, au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres, ce respectable vieillard ne fera guere moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pû l'arrêter ; qu'il a vendu ses habitations ; qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune, à l'âge... de quatre-vingts ans, je crois, sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout espérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu, soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux !.... Si Clairville pouvoir lire au fond de mon ame !... Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'est à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puisque vous m'abandonnez dans la triste situation où je suis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reste plus qu'à vous demander un

moment. Ma sœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui se sont répandus ici sur la fortune de Rosalie & sur le retour de son pere, est sortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne sût rentrée. Vous ne me refuserez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque chose que Constance ne puisse obtenir de moi !

CLAIRVILLE.

Constance ! hélas, j'ai pensé quelquefois Mais renvoyons ces idées à des tems plus heureux. Je fais où elle est, & je vais hâter son retour.

SCENE V.

DORVAL *seul*.

SUis-je assez malheureux !.. J'inspire une passion secrete à la sœur de mon ami... J'en prends une insensée pour sa maîtresse ; elle, pour moi.... Que fais-je encore dans une maison que je remplis de desordre ? Où est l'honnêteté ? Y en a-t-il dans ma conduite ?... (*Il appelle comme un forcené*) Charles, Charles.... On ne vient point.... Tout m'abandonne.... (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abyme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles*) Encore, si c'étoient-là les premiers malheureux que je fais !... mais non, je traîne par-tout l'infortune..... Tristes mortels, miserables jouets des événemens.... soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu !.... Je viens ici, j'y porte une ame pure... oui ; car elle l'est encore.... J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel ; une femme vertueuse & tranquille ; un amant passionné & payé de retour ; une jeune amante raisonnable & sensible..... La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son cœur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante, & n'en est que plus malheureuse..... Quel plus grand mal eût fait un scélérat !... O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te justifier ?.... Je ne sais où j'en suis.... (*Il crie encore*) Charles, Charles.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

Monsieur, les chevaux font mis. Tout est prêt. *(Cela dit, il sort).*

SYLVESTRE *(entre)*.

Madame vient de rentrer. Elle va descendre.

DORVAL.

Constance ?

SYLVESTRE.

« Oui, Monsieur. *(Cela dit, il sort)*.

CHARLES

(rentre, & dit à Dorval, qui, l'air sombre & les bras croisés, l'écoute & le regarde.

(En cherchant dans ses poches), Monsieur... vous me troublez aussi avec vos impatiences.... Non, il semble que le bon sens se soit enfui de cette maison... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne pensais plus que j'avois une lettre ; & maintenant que j'y pense ; je ne la trouve plus. (A force de chercher, il trouve la lettre & la donne à Dorval).

DORVAL.

Et donne donc ? *(Charles sort)*.

SCENE VII.

DORVAL seul. *(Il lit)*.

« LA honte & le remords me poursui vent.... Dorval, vous connoissez les lois de l'innocence... Suis-je criminelle ?... Sauvez-moi !... Hélas, en est-il tems encore ?.... Que je plains mon pere !... mon pere !... Et Clairville ? je donnerois ma vie pour lui.... Adieu, Dorval, je donnerois pour vous mille vies..... Adieu !... vous vous éloignez, & je vais mourir de douleur ».

(Après avoir lû d'une voix entre-coupée & dans un trouble extrême, il se jette dans un fauteuil. Il garde un moment le silence. Tournant ensuite des

yeux égarés & distraits sur la lettre qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots, & il dit) :

« La honte & le remords me poursuivent ». C'est à moi de rougir, d'être déchiré.... « Vous connoissez les lois de l'innocence ».... Je les connus autrefois..... « Suis-je criminelle » ? Non, c'est moi qui le suis..... « Vous vous éloignez, & je vais mourir »..... O Ciel, je succombe !.... (*En se levant*) : Arrachons-nous d'ici..... Je veux.... je ne puis.... ma raison se trouble.... Dans quelles tenebres fuis-je tombé ?... .. O Rosalie ! ô vertu ! ô tourment !

(Après un moment de silence, il se leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles ; mais tout au-travers de son écriture, arrive Charles, en criant).

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

Monsieur, au secours. On assassine... Clairville....

(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil, & vole au secours de son ami. Dans ces mouvemens, Constance survient, & demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître & par le valet).

SCENE IX.

CONSTANCE seule.

Que veut dire cette fuite ?.... Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparoît..... Dorval, vous me connoissez mal.... J'en peux guérir....

(Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite).

Une lettre !

(Elle prend la lettre, & la lit).

« Je vous aime, & je suis.... hélas, beaucoup trop tard !... Je suis l'ami de Clairville.... Les devoirs de l'amitié, les lois sacrées de l'hospitalité » ?.....

Ciel ! quel est mon bonheur !.... Il m'aime !... Dorval, vous m'aimez....
(*Elle se promene agitée*)... Non, vous ne partirez point. Vos craintes font
frivoles... votre délicatesse est vaine. Vous avez ma tendresse. Vous ne
connoissez ni Constance ni votre ami.... Non, vous ne les connoissez pas....
Mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il suit au moment où je parle. (*Elle sort
de la Scene avec quelque précipitation*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil).

CLAIRVILLE.

SOyez assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser legerement.... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appelé Constance chez, son amie ?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent ; on parle d'un vaisseau pris, d'un vieillard appelé Merian....

DORVAL.

De graces, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à-

présent, & qu'il faut que j'apprenne ?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle ; il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi ?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru, sont deux méchans & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des noirceurs ; l'autre eut quelque tems des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ ; car tout se sait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris ?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un, que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre que vous aimez ma maîtresse.

DORVAL.

Moi ?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie ?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahison. (*Dorval s'agite*) Jamais un sentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un soupçon injurieux dans l'esprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville ; épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends justice. Aussi tournant sur eux des regards d'indignation & de mépris (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les soutenir. Il détourne la tête, & se couvre le visage avec les mains*), je leur fis entendre qu'on portoit en soi le germe des bassesses (*Dorval est tourmenté*) dont on étoit si prompt à soupçonner autrui, & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on respectât ma maîtresse, ma sœur, & mon ami.... Vous m'approuvez, je pense.

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non.... Mais.

CLAIRVILLE.

Ce discours ne demeura pas sans réponse. Ils sortent. Je sors. Ils m'attaquent....

DORVAL.

Et vous périssiez, si je n'étois accouru ? ...

CLAIRVILLE.

Il est certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'est-à-dire qu'un moment plus tard ; je devenois votre assassin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y pensez pas. Vous perdiez votre ami ; mais vous restiez, toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne soupçon ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos ?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuste envers vous !

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu font grandes, & que le vice obscur est petit devant elles.

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE,
CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOrval... mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jetez !... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Rosalie ! (*Dorval se contraint subitement*).

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE (*l'arrêtant par le bras*).

Elle est avec Justine. Je l'ai vûe. Je la quitte. N'en soyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le suis d'elle... Je le suis de Dorval... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas... Au moment où il fauve la vie à son ami !... Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentimens ; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie.

CONSTANCE

(tirant une lettre de son sein, la donne à son frere, & lui dit) :

Tenez, mon frere, voilà son secret, le mien, & le sujet apparemment de sa mélancolie.

(Clairville prend la lettre & la lit. Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie, s'écrie).

DORVAL

Juste Ciel ! C'est ma lettre !

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je sais tout. Tout est arrangé... Quelle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur ?.... Vous m'aimiez !... Vous m'écriviez !.. Vous fuyiez !...

(A chacun de ces mots, Dorval s'agite & se tourmente).

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame, cette lettre... (bas) Ciel, qu'allois-je dire !

CLAIRVILLE.

Quai-je lu ? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere ! Quel surcroît de bonheur & de reconnaissance !

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie, reconnoissez enfin la vérité de ses sentimens & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres ? Dorval, si j'ai votre tendresse, pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance ?

DORVAL *(d'un ton triste & avec un air abattu).*

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL

Il est vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de se taire, Constance ajoute*). Mais je vois que ma présence vous gêne. Je vous laisse avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, nous sommes seuls.... Auriez-vous douté si j'approuverois l'union de Constance avec vous ?..... Pourquoi m'avoir fait un mystere de votre penchant ? J'excuse Constance, c'est une femme... mais vous !... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête panchée & les bras croisés.*)

Auriez-vous craint que ma sœur instruite des circonstances de votre naissance.....

DORVAL

(*sans changer de posture, seulement en tournant la tête vers Clairville*).

Clairville, vous m'offensez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Constance étoit capable de ce préjugé, j'ose le dire, elle ne seroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval, la tristesse opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît seconder vos vœux....

DORVAL.

(*Bas & avec amertume*). Oui, tout me réussit singulierement.

CLAIRVILLE.

Cette tristesse m'agite, me confond, & porte mon esprit sur toutes sortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fausses.... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi..... Dorval ne connoît point ces doux épanchemens.... son ame renfermée.... Mais enfin vous aurois-je compris ? Auriez-vous appréhendé que privé par un second mariage de Constance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu considérable, mais qu'on me croyoit assûrée, je ne fusse plus assez riche pour épouser Rosalie ?

DORVAL (*tristement*).

La voilà, cette Rosalie ! Clairville, songez à soutenir l'impression que votre péril a dû faire sur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE

(*se hâtant d'aller au-devant de Rosalie*).

EST-il bien vrai que Rosalie ait craint de me perdre ? qu'elle ait tremblé pour ma vie ? Que l'instant où j'allois périr me seroit cher, s'il avoit rallumé dans son cœur une étincelle d'intérêt !

ROSALIE.

Il est vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je suis fortune ! (*Il veut baiser la main de Rosalie, qui la retire*).

ROSALIE.

rrêtez, Monsieur. Je sens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que, de quelque maniere que se terminent ces évenemens pour un homme, les fuites en sont toûjours fâcheuses pour une femme.

DORVAL.

Mademoiselle, le hasard nous engage, & l'honneur a ses lois.

CLAIRVILLE.

Rosalie, je suis au desespoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus soumis & le plus tendre. Ou si vous l'avez résolu, du-moins n'affligez pas davantage un ami qui seroit heureux sans votre injustice. Dorval aime Confiance. Il en est aimé. Il partoit. Une lettre surprise a tout découvert..... Rosalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel, Dorval à Constance, Clairville à Rosalie ; un mot ! & le Ciel reverra ce séjour avec complaisance.

ROSALIE

(tombant dans un fauteuil).

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel ! elle se meurt.

CLAIRVILLE

(tombe aux genoux de Rosalie).

DORVAL

(appelle les domestiques). Charles, Sylvestre, Justine.

JUSTINE

(secourant sa maîtresse). Vous voyez, Mademoiselle.... Vous avez voulu sortir.... Je vous l'avois prédit....

ROSALIE

(revenant à elle & se levant, dit) :

Allons, Jus

CLAIRVILLE

(veut lui donner le bras & la soutenir).

Rosalie....

ROSALIE.

Laissez-moi.... Je vous hais.... Laissez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit) :

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez ?... Voilà donc le prix de mes inquiétudes ! Voilà le fruit de toute ma tendresse ! Laissez-moi. Je vous hais. Ah ! *(Il pousse l'accent inarticulé du desespoir ; il se promène avec agitation ; & il répète fous différentes sortes de déclamations violentes, laissez-moi, je vous hais. Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas) :* elle me hait !... & qu'ai je fait pour qu'elle me haïsse ? Je l'ai trop aimée. *Il se fait encore un moment. Il se leve. Il se promène. Il paroît s'être un peu tranquilisé. Il dit) :* Oui, je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle... & mourir ? Parlez. Décidez de mon sort. *(Charles entre. Clairville se promène).*

SCENE VI

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES

(en tremblant, à Clairville qu'il voit agité).

MONsieur...

CLAIRVILLE.

(le regardant de côté) : Eh bien ?

CHARLES.

Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE *brusquement*).

Qu'il attende.

CHARLES

(*toûjours en tremblant & fort bas*) : C'est un malheureux, & il y a longtemps qu'il attend.

CLAIRVILLE

(*avec impatience*) : Qu'il entre.

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SYLVESTRE, ANDRÉ,
Et les autres Domestiques de la maison attirés par la curiosité, & diversement répandus sur la Scene. Justine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE (*un peu brusquement*) :

QUI êtes-vous ? Que voulez-vous ?

ANDRÉ.

Monsieur, je m'appelle André. Je suis au service d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ses infortunes ; & je venois annoncer son retour à sa fille.

CLAIRVILLE.

A Rosalie ?

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs ! Où est votre maître ? Qu'en avez-vous fait ?

ANDRÉ.

Rassûrez-vous, Monsieur. Il vit. Il arrive. Je vous instruirai de tout, si j'en ai la force, & si vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRÉ.

Nous sommes partis mon maître & moi, sur le vaisseau *l'Apparent*, de la rade du Fort-royal, le six du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de santé ni montré tant de joie. Tantôt le visage tourné où les vents sembloient nous porter, il élevoit ses mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'espérance, il me disoit : « André, encore quinze jours, & je verrai mes enfans, & je les embrasserai, & je serai heureux une fois du-moins avant que de mourir ».

CLAIRVILLE (touché).

(A Dorval) : Vous entendez. Il m'appelloit déjà du doux nom de fils. Eh bien, André ?

ANDRÉ.

Monsieur, que vous dirai-je ? Nous avons eu la navigation la plus heureuse. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avons salué la terre par mille cris de joie ; & nous nous embrassions tous les uns les autres, Commandans, Officiers, Passagers, Matelots, lorsque nous sommes approchés par des vaisseaux qui nous crient, *la paix, la paix* ; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits prisonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE

(*en marquant leur surprise & leur douleur, chacun par l'action qui convient à son caractere*)

Prisonniers !

ANDRÉ.

Que devint alors mon maître ? Des larmes couloient de ses yeux. Il pousoit de profonds soupirs. Il tournoit ses regards, il étendoit ses bras, son ame sembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eumes-nous perdus de vûe, que ses yeux se secherent. Son cœur se serra. Sa vûe s'attacha sur les eaux, il tomba dans une douleur sombre & morne qui me fit trembler pour sa vie. Je lui présentai plusieurs fois du pain & de l'eau qu'il repoussa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer*).

Cependant nous arrivons dans le port ennemi... Dispensez-moi de vous dire le reste.... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRÉ.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai plusieurs fois : « Mon maître, mon cher maître ». Il m'entendit, me regarda, laissa tomber ses bras tristement, se retourna, & suivit sans parler ceux qui l'environnoient... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la soif & des maladies. Et pour vous peindre en un mot toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un instant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du desespoir ; & que de quelque côté que je regardasse, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la sagesse, qu'on nous propose sans cesse pour modèles ! C'est ainsi qu'ils traitent les hommes !

DORVAL.

Combien l'esprit de cette nation généreuse a changé !

ANDRÉ.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourans, tous François, tous victimes de la trahison, lorsque j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à-travers des rues pleines d'une populace effrenée qui nous accabloit d'imprécations & d'injures ; tandis qu'un monde tout-à-fait différent que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaisance, & de barbarie !

ANDRÉ.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté, ou si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André ?

ANDRÉ.

J'allois à lui ; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque tems que j'étois immobile dans ces ténèbres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisoit à peine entendre, & qui disoit en s'éteignant : « André, est-ce toi ? Il y a long-tems que je t'attends ». Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nus qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. *(Une petite pause).*

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide.... « Les malheureux qui font ici, me dit-il à voix baffe, ont abusé de mon âge & de ma foiblesse pour m'arracher le pain, & pour m'ôter ma pailler ».

(Ici tous les Domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglotant).

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître qui bénissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel....

DORVAL

(bas, à part, & avec amertume).

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet !

ANDRÉ.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces, « André, me dit-il, aye bon courage. Tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure ». Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, &

ses pleurs couler sur mes joues. « Mon ami, (me dit-il, & ce fut ainsi qu'il m'appella souvent) » tu vas recevoir mes derniers soupirs. Tu porteras mes dernières paroles à mes enfans. Hélas, c'étoit de moi qu'ils devoient les entendre » !

CLAIRVILLE

(regardant Dorval, & pleurant). Ses enfans !

ANDRÉ.

Il m'avoit dit pendant la traversée qu'il étoit né françois, qu'il ne s'appelloit point Mérian ; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je saurois un jour. Hélas, il ne croyoit pas ce jour si prochain ! Il soupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella ; c'étoit cet ancien correspondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut sa douleur ! lorsqu'il jeta ses regards sur un vieillard qui ne lui paroissoit plus qu'un cadavre palpitant. Des larmes tombèrent de ses yeux. Il se dépouilla. Il couvrit de ses vêtemens ; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques possibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougissoit en secret de la cruauté & de l'injustice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injustice !

ANDRÉ

(s'essuyant les yeux, & reprenant un air tranquille).

Bien-tôt mon maître reprit de la santé & des forces. On lui offrit des secours, & je présume qu'il en accepta ; car au sortir de la prison, nous n'avions pas de quoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorsque mon maître me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie !) me dit : « André, n'as-tu plus rien à faire ici » ? Non, Monsieur, lui répondis-je.... « Et nos compatriotes que nous avons laissés dans la misère d'où la bonté du Ciel nous a tirés, tu n'y penses donc plus ? Tiens, mon enfant, va leur

dire adieux ». J'y courus. Hélas, de tant de misérables il n'en restoit qu'un petit nombre, si exténués ? si proches de leur fin, que la plupart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monsieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(On garde ici un assez long silence, après lequel André dit ce qui suit. Cependant Dorval rêveur se promène vers le fond du salon).

J'ai laissé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami. *(Ici Dorval se retourne du côté d'André, & lui donne attention).*

Mais cet ami est absent depuis plusieurs mois ; & mon maître comptoit me suivre de près.

(Dorval continue de se promener en rêvant).

CLAIRVILLE.

Avez-vous vû Rosalie ?

ANDRÉ.

Non, Monsieur. Je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas osé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous reposer. Sylvestre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(Tous les domestiques s'emparent d'André, & l'emmenent).

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Après un silence pendant lequel Dorval est resté immobile, la tête baissée, l'air pensif, & les bras croisés, (c'est assez son attitude ordinaire) & Clairville s'est promené avec agitation, Clairville dit).

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'est-il pas fatal pour la probité ? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle il y ait un seul honnête-homme heureux sur la terre ?

DORVAL.

Vous voulez dire un seul méchant. Mais, Clairville, laissons la morale. On en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel.... Quels font maintenant vos desseins ?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas, c'est le seul bien que je regrette !

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrète de son inconstance. Mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi à-présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée ? S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent ? Moi-même, irai-je l'en solliciter ? Le puis-je ? Le dois-je ? Son pere va devenir pour elle un surcroît onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant, j'achèverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jette le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit.... Ce vieillard... Ses discours... Son caractere... Ce changement de nom... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsede, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains,

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourmens ! Il semblé que d'épaisses ténèbres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux !... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le mensonge, la dissimulation, me sont en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie... Que doit-elle penser de moi ? Que déciderai-je de son amant ?... Quel parti prendre avec Constance ?... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être

homme de bien ?... Un événement imprévu a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil... Vertu douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié qui m'enchaîne & qui me déchire, vous ferez obéie. O vertu, qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi.... Clairville épousera donc Rosalie !...

(Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite, & il dit).... Non, je n'enlèverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusque-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur !... Mais Clairville n'a point de fortune. Rosalie n'en a plus..... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il quelque peine dont un acte généreux ne console ? Ah, je commence à respirer !....

Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune ? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers ? Hélas, à bien juger, ce sacrifice si peu commun n'est rien... Clairville me devra son bonheur ! Rosalie me devra son bonheur ! Le père de Rosalie me devra son bonheur !... Et Constance ?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connaîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans doute un repos qui me suit ?.. *(il soupire.)*... Dorval, pourquoi souffres-tu donc ? Pourquoi suis-je déchiré ? O vertu, n'ai-je point encore assez fait pour toi !

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connaît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser.... Il faudra donc la tromper !... Et si je m'y resous, comment y réussir ?... Prévenir l'arrivée de son père ?... Faire répandre par les papiers publics que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assûré ?.... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu ?... Pourquoi non ?... Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. *(Il appelle Charles)*. Charles. *(Il se met à une table, & il écrit)*.

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

(Il lui donne un billet, & dit) :

A Paris, chez mon banquier.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE,

EH bien, Mademoiselle. Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vû. Monsieur votre pere arrive ; mais vous voilà sans fortune.

ROSALIE (*un mouchoir à la main*).

Que puis-je contre le sort ? Mon pere survit. Si la perte de sa fortune n'a pas altéré sa santé, le reste n'est rien.

JUSTINE.

Comment le reste n'est rien ?

ROSALIE.

Non, Justine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiselle. Il n'y en a point qui lasse plus vite.

ROSALIE.

Avec des richesses, serois-je moins à plaindre ?... C'est dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite ; & cette ame, Justine, je

l'avois !

JUSTINE.

Et Clairville y regnoit.

ROSALIE (*assise & pleurant*).

Amant qui m'étois alors si cher ! Clairville que j'estime & que je desespere ! O toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendresse, te voilà bien vengé ! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes.

Justinie, que penses-tu de ce Dorval ?.. Le voilà donc cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux ! Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité !... Que je plains Constance ! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi.... (*En se levant*). Mais j'entends quelqu'un.... Justine, si c'étoit lui ?...

JUSTINE

Mademoiselle, ce n'est personne.

ROSALIE.

(*Elle se rassied, & dit*) :

Qu'ils sont méchants ces hommes ! & que nous sommes simples !... Vois, Justine, comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure ; comme l'élévation y touche à la bassesse !.... Ce Dorval qui expose sa vie pour son ami, c'est le même qui le trompe, qui trompe sa sœur, qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse ? C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui n'eut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE (*allant au-devant de Constance*).

AH, Madame, en quel état vous me surprenez !

CONSTANCE,

Je viens partager votre peine.

ROSALIE.

Puissiez-vous toujours être heureuse !

CONSTANCE

(s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains).

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai longtemps éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vûe les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez.... Mais votre pere ?...

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes !... Madame, vous ferez mere un jour.... Que je vous plains !...

CONSTANCE.

Rosalie, rappelez-vous la volonté de votre tante. Ses dernieres paroles me confioient votre bonheur.... Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser ?.... Rosalie, ne détachez point votre sort du mien ? Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage fera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE

(dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se leve avec une forte d'indignation, & dit) :

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute son estime.

ROSALIE.

Un étranger !... un inconnu !... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... dont on n'a jamais nommé les parens !... dont la vertu peut-être feinte. Madame, pardonnez.... J'oubliois..... Vous le connoissez bien sans doute ?...

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE

(sourit tristement).

ROSALIE.

Hélas, si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être.... encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le tems ! le tems !.... Madame, les malheureux sont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoutume peu-à-peu au spectacle de leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du-moins notre amitié du naufrage.... Il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune.... Toûjours soutenue de vos conseils, Rosalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est tems qu'elle apprenne ce dont elle sera capable, instruite par Constance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui reste, celui de se connoître elle-même ?

CONSTANCE.

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme ; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une ame, le dernier est de la briser... Vous qui craignez tout du tems pour vous & pour moi, n'en. craignez-vous rien pour vous seule ?.... Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur ; rappelez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi ; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié que sur votre courage..... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez-vous pas injuste ?.. Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effrayeroient-elles ?. Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne... J'ajouterois si peu de chose à son triomphe. (*Dorval entre*).

CONSTANCE.

Rosalie.... Dorval, retenez cet enfant... Mais elle nous échappe.

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL

DORVAL.

MAdame, laissons lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle librement ; qu'en vous confiant ses plus secretes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faisiez pour lui, & que du-moins il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval ! Mais
parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez le bonheur de Dorval ; mais connoissez-vous bien Dorval ?... De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite. Ses transports à l'apparence de quelques vertus. Sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs ; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune ; Constance doit porter de moi d'autres jugemens. (*Une pause*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit ; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder. Mais ce cœur est flétri, & je suis, comme vous voyez... sombre & mélancolique. J'ai.... de la vertu, mais elle est austere ; des mœurs, mais sauvages.... une ame tendre, mais aigrie par de longues disgraces. Je peux encore verser des larmes, mais elles sont rares & cruelles.... Non, un homme de ce caractere n'est point l'époux qui convient à Confiance.

CONSTANCE.

Dorval, rassûrez-vous. Lorsque mon cœur céda aux impressions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ses effets terribles. Je vous plaignis, & ma tendresse commença peut-être par ce sentiment.

DORVAL.

Le malheur a cessé pour vous ; il s'est appesanti sur moi... Combien je suis malheureux, & qu'il y a de tems ! Abandonné presque en naissant entre le desert & la société ; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'érois parmi eux, isolé, inconnu, négligé, sans avoir éprouvé la tendresse de personne, ni rencontré personne qui recherchât la mienne, lorsque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la sienne. Ce fut dans son sein que je versai un torrent de sentimens qui cherchoient depuis si long-tems à s'épancher ; & je n'imaginai pas qu'il pût

y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exister seul... Que j'ai payé cher cet instant de bonheur !... Si vous saviez....

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux ; mais tout a son terme ; & j'ose croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DORVAL

Nous nous sommes assez éprouvé le fort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes, & je sens que c'est loin de ceux-mêmes qui me font chers que le repos m'attend... Madame, puisse le Ciel vous accorder sa faveur qu'il me refuse, & rendre Constance la plus heureuse des femmes !.. (*un peu attendri*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en ressentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de son cœur, & peut-être celle des hommes Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la première, si vous quittez le poste qui vous est marqué. Vous avez reçu les talents les plus rares, & vous en devez compte à la société. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent sans objet, & qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils veulent. Mais vous, j'ose vous le dire, vous ne le pouvez sans crime. C'est à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'est à Constance à conserver à la vertu opprimée un appui au vice arrogant un fléau ; un frère à tous les gens de bien ; à tant de malheureux un père qu'ils attendent ; au genre humain son ami ; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet esprit libre de préjugés, & cette âme forte qu'ils exigent, & que vous avez... Vous, renoncer à la société ! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

DORVAL.

Mais le malheur me suit, & se répand sur tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il aussi que j'y plonge les autres ?

On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obscurcit quelquefois ; & si nous sommes fous le nuage, un instant l'a formé ce nuage, un instant le dissipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme sage reste à sa place, & y attend la fin de ses peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de son attachement ?.... Constance, je ne suis point étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniser leur espece. J'ai senti dans mon cœur que l'univers ne seroit jamais pour moi qu'une vaste solitude, sans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur ! Il a effarouché une ame simple qui auroit été heureuse de ses moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur secrete... Dorval oseroit se charger du bonheur d'une femme !... Il seroit pere !... Il auroit des enfans !... Des enfans !... Quand je pense que nous sommes jettés, tout en naissant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de misere, l'idée m'en fait frémir

CONSTANCE.

Vous êtes obsédé de fantômes, & je n'en suis pas étonnée. L'histoire de la vie est si peu connue ; celle de la mort est si obscure ; & l'apparence du mal dans l'univers est si claire.... Dorval, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en est assez pour vous répondre de celles qui suivront. Ils apprendront de vous à penser comme vous. Vos passions, vos goûts, vos idées passeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions si justes que vous avez de la grandeur & de la bassesse réelles ; du bonheur véritable & de la misere apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient

une conscience toute semblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En souriant avec dignité, elle ajoute*)... Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes. Vos fils seront nobles & fiers. Tous vos enfans seront charmans.

DORVAL

(*prend la main de Constance, la presse entre les deux siennes, lui sourit d'un air touché, & lui dit*) ...

Si par malheur Constance se trompoit... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchans. Je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE (*d'un ton pathétique & d'un air pénétré*).

Mais auriez-vous cette crainte, si vous pensiez que l'effet de la vertu sur notre ame n'est ni moins nécessaire, ni moins puissant que celui de la beauté sur nos sens. Qu'il est dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun sentiment réfléchi. Que c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas. Que l'imitation nous est naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice.... Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons !

DORVAL.

Qui, si nous savions en faire usage.... Mais je veux qu'avec des soins assidus secondés d'heureux naturels, vous puissiez les garantir du vice ; en seront-ils beaucoup moins à plaindre ? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les suivront jusqu'au tombeau ? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est tour-à-tour l'auteur & la victime ? Ah, Constance, qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste,

*Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés ?*

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatisme a causés, & ceux qu'il en faut craindre.... Mais s'il paroisoit aujourd'hui... parmi nous... un monstre, tel qu'il en a produit dans les tems de ténèbres, où sa fureur & ses illusions arrosoient de sang cette terre.... qu'on vît ce monstre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le secours du Ciel, ... & tenant la loi de son Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets..... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a sans doute encore des barbares ; & quand n'y en aura-t-il plus ? Mais les tems de barbarie font passés. Le siècle s'est éclairé. La raison s'est épurée. Ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance générale, sont presque les seuls qui soient lus. Voilà les leçons dont nos théâtres retentissent, & dont ils ne peuvent retentir trop souvent. Et le Philosophe dont vous m'avez rappelé les vers, doit principalement ses succès aux sentimens d'humanité qu'il a répandus dans ses Poèmes, & au pouvoir qu'ils ont sur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours sur la vertu malheureuse, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'est vous-même ; ce font les hommes qui vous ressemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfans de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel sera mon devoir & le vôtre ! sinon de les accoutûmer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choses, que les qualités qu'ils chériront en nous ! Nous leur représenterons sans cesse que les lois de l'humanité sont immuables, que rien n'en peut dispenser, & nous verrons germer dans leurs ames ce sentiment de bienfaisance universelle qui embrasse toute la nature..... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'envisageoit point le système général des êtres sensibles, sans en desirer fortement le bonheur, sans y participer ; & je ne crains pas qu'une ame cruelle soit jamais formée dans mon sein & de votre sang.

DORVAL.

Constance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les besoins réels ont une limite ; ceux de la fantaisie sont sans bornes. Quelque fortune que vous accumuliez, Dorval ; si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? on en parle beaucoup.

CONSTANCE

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révéree. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit ! & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse.

DORVAL.

Quelle femme ! *(Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite) :*

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduisez-vous ? Vous m'arrachez le mystere de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de tems après. Ses parens irrités & puissans, avoient forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de ma mere, au moment où il pouvoit se flater de devenir son poux Privé de cet espoir, il s'y fixa ; mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant..... Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vû. J'espérois le revoir encore, mais je ne l'espere plus. Vous voyez ; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée ; mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de la terre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris, long-tems avant qu'on m'eût confié vos secrets ; & il ne me restoit à savoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au desespoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Rosalie. Sans doute, c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *seul.*

VOilà la femme par qui Rosalie a été élevée ! Voilà les principes qu'elle a reçus !

SCENE V,

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi ?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortes ment que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez ?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE (*en lui sautant au col*).

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis

que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si-bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de desespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.

DORVAL (*en souriant*)

Je savois tout cela. Mais votre peu de fortune ? la médiocrité de la sienne ?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amans, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisans ; & il est toujours des voies pour en sortir.

DORVAL.

Que ferez-vous ?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, auriez-vous ce courage ?

CLAIRVILLE.

Qu'appellez-vous courage ? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il est trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai besoin. Celle qu'on fait par l'intrigue eu prompte, mais vile ; par les armes, glorieuse, mais lente ; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il est d'autres états qui menent rapidement à la richesse ; mais le Commerce est presque le seul où les grandes fortunes soient proportionnées au travail, à l'industrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je ; il ne me manque que des lumieres & des expédiens, & j'espere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous pensez juste. Je vois que l'amour est sans préjugé. Mais ne songez qu'à fléchir Rosalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaisseau qui portoit sa fortune est tombé entre les mains des ennemis, il étoit

assuré, & la perte n'est rien. La nouvelle en est dans les papiers publics, & je vous conseille de l'annoncer à Rosalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL, *(Il se promene).*

IL ne la fléchira point..... Non..... Mais pourquoi je veux ?.... Un exemple d'honnêteté, de courage... un dernier effort sur moi-même... sur elle...

CHARLES

(entre & reste debout sans mot dire, jusqu'à ce que son maître l'aperçoive. Alors il dit) :

Monsieur, j'ai fait remettre à Rosalie.

DORVAL.

J'entends.

LES.

En voilà la preuve. *(Il donne à son maître le reçu de Rosalie.*

DORVAL.

Il suffit. *(Charles sort. Dorval se promene encore ; & après une courte pause, il dit) :*

SCENE VII.

DORVAL *seul.*

J'Aurai donc tout sacrifié. La fortune ! *(Il répète avec dédain) :* la fortune ! ma passion ! la liberté.... Mais le sacrifice de ma liberté est-il bien résolu !.... O raison ! qui peut te résister quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme ?... Homme petit & borné, assez simple

pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hasards infinis préparoit de tout tems ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de sa destinée : viens entendre Confiance ; & reconnois la vanité de tes pensées..... Ah, si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Rosalie, elle m'entendrait, & Clairville seroit heureux..... Mais pourquoi n'obtiendrons-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant que Constance a su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ?... Voyons-la, parlons-lui, & espérons tout de la vérité de son caractere, & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

(Rosalie sombre, se promene ou reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit).

JUSTINE.

VOTRE pere échappe à mille dangers ! Votre fortune est réparée ! Vous devenez maîtresse de votre sort ! Et rien ne vous touche. En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

.... Un lien éternel va les unir !... Justine, André est-il instruit ? Est-il parti ? Revient-il ?

JUSTINE.

Mademoiselle, qu'allez-vous taire ?

ROSALIE.

Ma volonté... Non, mon pere n'entrera point dans cette maison fatale !... Je ne serai point le témoin de leur joie... J'échapperai du-moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE

CLAIRVILLE.

(Il arrive précipitamment ; & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux, & lui dit) :

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie ! Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous ? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jeter aux genoux de vos inflexibles parens, y mourir ou vous obtenir.... Alors Rosalie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes ennuis ; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

ROSALIE

(émue & un peu déconcertée). Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous sussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper.

ROSALIE.

(Vivement). Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus ? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

IRVILLE.

Et vous m'abandonnez !

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi ?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur. *(Il est toujours aux genoux de Rosalie. En disant ces mots il tombe la tête appuyée contr'elle, & garde un moment le silence)*.... Vous ne deviez jamais changer !... Vous le jurâtes !... Insensé que

j'étois, je vous crus.... Ah, Rosalie, cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux transports, qu'est elle devenue ? Que sont devenus vos sermens ?... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impression de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ses sentimens ; il ne vous reste rien des vôtres... Qu'ai-je fait pour qu'ils se soient détruits ?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne sont-ils plus ni ces instans si doux où je lisois mes senti mens dans vos yeux ?.... Où ces mains (*il en prend une*) daignoient essuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuses, que la crainte & la tendresse faisoient couler tour-à-tour.... Rosalie, ne me desespérez pas !... par pitié pour vous-même. Vous ne connoissez pas votre cœur. Non, vous ne le connoissez pas. Vous ne savez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup souffert.

CLAIRVILLE.

Je laisserai au fond de votre ame une image terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injustice vous suivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*En le regardant fixement*). Que voulez-vous de moi ?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pause*). Dorval est votre ami ?

CLAIRVILLE,

Il fait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe,

CLAIRVILLE.

Je périssais par vos rigueurs. Ses conseils m'ont conservé. Sans Dorval, je ne serois plus.

ROSALIE

Il vous trompe, vous dis-je. C'est un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant ! Rosalie, y pensez-vous ? Il est au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur ; c'est Dorval & Rosalie. Les attaquer dans cet asile, c'est me causer une peine mortelle. Dorval un méchant ! C'est Rosalie qui le dit ! Elle !... Il ne lui restoit plus pour m'accabler que d'accuser mon ami ! (*Dorval entre*)

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL,

CLAIRVILLE.

Venez, mon ami. Venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un desespoir sans son ; moi qui mourrois plutôt que de lui causer la peine la plus legere.

(*Cela dit, il cache ses larmes ; il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du salon, dans l'attitude d'un homme desolé*).

DORVAL

(*montrant Clairville à Rosalie, lui dit*) : Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous ? Un desespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi !

(*Clairville se leve, & s'en va comme un homme qui erre, Rosalie le suit des yeux ; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie*) :

S'il s'afflige, c'est du-moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur... Et nous, honteux de nos sentimens, nous n'osons les confier à personne ; nous nous les cachons... Dorval & Rosalie, contents d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret..... (*ici il se tourne subitement vers Rosalie*).... Ah, Mademoiselle, sommes-nous faits pour tant d'humiliation ? Voudrions-nous plus long tems d'une vie aussi abjecte ? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regrets.

(*Il s'arrête un peu, puis il dit*) :

Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix ? L'aimez-vous encore ?

ROSALIE.

Elle m'est plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appelée l'élève & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville,

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(*Rosalie s'appuie sur le dos d'un fauteuil, la tête panchée sur une main, & Dorval continue*).

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur ; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement*). Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus ; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords ; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais ; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous

révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baissée. (*Rosalie soupire*).

Et loin de Clairville & de Constance, où irions-nous ? que deviendrions-nous ? quelle seroit notre société ?... Etre méchant, c'est se condamner à vivre, à se plaire avec les méchants ; c'est vouloir demeurer confondus dans une foule d'êtres sans principes, sans mœurs & sans caractère ; vivre dans un mensonge continuel d'une vie incertaine & troublée ; louer en rougissant la vertu qu'on a abandonnée ; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites ; chercher le repos dans des systèmes que le souffle d'un homme de bien renverse ; se fermer pour toujours la source des véritables joies, des seules qui soient honnêtes, austères & sublimes ; & se livrer, pour se fuir, à l'ennui de tous ces amusemens frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même, & où la vie s'échappe & se perd.... Rosalie, je n'exagère point. Lorsque le fil du labyrinthe se rompt, on n'est plus maître de son sort ; on ne fait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée ! & vous ne connaissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie, vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre ; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel, qui en est avare ; un époux vertueux ! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solennel de votre vie, & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeler qu'avec un sentiment délicieux.... Songez qu'aux pieds de ces autels où vous auriez reçu mes sermens, ou j'aurois exigé les vôtres, l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie. Vous eussiez vu le regard sévère de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union.... Et ce mot si doux à prononcer & à entendre, lorsqu'il affure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacraient les desirs ; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur... Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse, & la misère commence. (*Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement*).

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pû trahir son amant ? en un homme, lorsqu'il a pû tromper son ami ?... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles, voie dans sa compagne la première des femmes ; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes.... Cela ne peut être.... Je ne saurois trop espérer la mère de mes enfans ; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux... Quoi donc ? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous ? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instans humilians & cruels, où vous me méprisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos âmes flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées...

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle ! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entière. Je suis rentré dans mon caractère. Rosalie ne m'est plus redoutable ; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon âme, lorsque dans le plus grand trouble de sentimens & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois... Mais un événement imprévu, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi... Je suis libre... si

(A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle ; & la regardant d'un air plus doux, il continue)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement ! Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassûroit mes pas chancelans. A sa voix, la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE

(d'une voix tremblante). Dorval....

DORVAL *(avec humanité).*

Rosalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse ?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix !

ROSALIE

Est ce mon desespoir que vous voulez ?

DORVAL.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous relève.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami. Oui, j'en aurai le courage..... Je brûle de voir Constance.... Je fais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah, Rosalie, je vous reconnais. C'est vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais ! Vous voilà digne de l'amitié de Constance, de la tendresse de Clairville, & de toute mon estime ; car j'ose à-présent me nommer.

SCENE IV

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au-devant de Constance*).

VEnez, Confiance. Venez recevoir de la main de votre pupille, le seul mortel qui soit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiselle, courez embrasser votre pere. Le voilà.

SCENE V. & DERNIERE.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSIMOND,
tenu sous les bras par CLAIRVILLE & *par* ANDRÉ ; CHARLES,
SYLVESTRE, *toute la maison.*

ROSALIE.

Mon pere !

DORVAL.

Ciel ! que vois-je ! C'est Lysimond ! c'est mon pere !

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'est moi. (*A Dorval & à Rosalie*). Approchez mes enfans, que je vous embrasse... Ah, ma fille !.. Ah, mon fils !.... (*Il les regarde*). Dumoins, je les ai vûs.... (*Dorval & Rosalie sont étonnés. Lysimond s'en apperçoit*). Mon fils, voilà ta sœur... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere !

DORVAL.

Ma sœur !

ROSALIE.

Dorval !

DORVAL.

Rosalie !

<i>Ces mots se disent avec toute la vîtesse de la surprise, & se font entendre presque au même instant.</i>
--

LYSIMOND. (*Il est assis*).

Oui, mes enfans ; vous saurez tout.... Approchez, que je vous embrasse encore..... (*Il leve ses mains au Ciel*)..... Que le Ciel qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous bénisse.... qu'il nous bénisse tous.... (*A Clairville*) : Clairville. (*A Constance*) : Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ses enfans. Je les croyois perdus pour moi.... Je me suis dit cent fois : Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas, ils s'ignoreront toujours !... Quand je partis, ma chere Rosalie, mon espérance la plus douce

étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendresse ; qui te servît d'appui, quand je ne serai plus... &, mon enfant, ce sera bientôt.... Mais, mes enfans, pourquoi ne vois-je point encore sur vos visages ces transports que je m'étois promis ?... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous afflige.... Ah, mes enfans ; j'ai tant travaillé, tant souffert !... Dorval, Rosalie. *(en disant ces mots, le vieillard tient ses bras étendus vers ses enfans qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à se reconnoître).*

(Dorval & Rosalie se regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont ensemble embrasser les genoux de leur pere, en s'écriant) :

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere !

LYSIMOND

(leur imposant ses mains & levant les yeux au Ciel, dit) :

O Ciel ! je te rends grâces ! mes enfans se sont vûs ; ils s'aimeront, je l'espere, & je mourrai content.... Clairville, Rosalie vous étoit chere... Rosalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous unisse.

(Clairville, sans oser approcher, se contente de tendre les bras à Rosalie, avec tout le mouvement du desir & de la passion. Il attend. Rosalie le regarde un instant & s'avance. Clairville se précipite, & Lysmond les unit).

ROSALIE *(en interrogation).*

Mon pere ?...

LYSIMOND.

Mon enfant ?...

ROSALIE.

Constance... Dorval... ils sont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND *(à Constance & à Dorval)*

Je t'entends. Venez, mes chers enfans. Venez. Vous doublez mon bonheur.

Constance & Dorval s'approchent gravement de Lysimond. Le bon vieillard prend la main de Constance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit).

LYSIMOND

(pleurant & s'essuyant les yeux avec la main, dit) :

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernières..... Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfans, vous la pourrez posséder sans remords..... Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi.... Mon enfant, tu sauras tout ; je te l'ai déjà dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat... Le Ciel qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instans. Cher enfant, laisse-m'en jouir..... Tout est arrangé entre vous. Ma fille, voilà l'état de mes biens....

ROSALIE.

Mon pere....

LYSIMOND,

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesses demain, si le Ciel le veut, ce fera sans regret... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernières volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est : à lui que je devrai la Satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me resouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux.... Vous verrez, mes enfans, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimais tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la Supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je ? Mon pere.... on m'a remis... *(Elle présente à son pere le portefeuille envoyé par Dorval).*

LYSIMOND.

On t'a remis... Voyons... *(Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient ; & dit)...* Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets

t'appartenoient. Parle. Dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement*).

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi ; il me sacrifioit sa fortune !

ROSALIE (*à Clairville*).

Sa passion !

CONSTANCE (*à Clairville*).

Sa liberté !

Ces mots se disent avec beaucoup de vîtesse, & sont presque entendus en même tems.

CLAIRVILLE.

Ah, mon ami ! (*Il l'embrasse*).

ROSALIE

(*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la vûe*).

Mon frere....

DORVAL (*en souriant*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils ? Il faut que tu leur ayes donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfans par les peres, & les peres par les enfans, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquième Acte & de la Piece.

J'AI promis de dire pourquoi je n'entendis pas la dernière scène ; & le voici. Lysimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ses amis qui étoit à-peu-près de son âge, & qui avoit sa taille, sa voix, & ses cheveux blancs, à le remplacer dans la Pièce.

Ce vieillard entra dans le salon, comme Lysimond y étoit entré la première fois, tenu sous les bras par Clairville & par André, & couvert des habits que son ami avoit apportés des prisons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant sous les yeux de toute la famille, un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été si respectable & si cher, personne ne put retenir ses larmes. Dorval pleuroit. Constance & Clairville pleuroient. Rosalie étouffoit ses sanglots & détournoit ses regards. Le vieillard qui représentoit Lysimond, se troubla, & se mit à pleurer aussi. La douleur passant des maîtres aux domestiques, devint générale, & la Pièce ne finit pas.

Lorsque tout le monde fut retiré, je sortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faisant, j'essuyois mes yeux, & je me disois pour me consoler, car j'avois l'âme triste : « Il faut que je sois bien bon de m'affliger ainsi. Tout ceci n'est qu'une comédie. Dorval en a pris le sujet dans sa tête. Il l'a dialoguée à sa fantaisie ; & l'on s'amusoit aujourd'hui à la représenter ».

Cependant quelques circonstances m'embarrassoient. L'histoire de Dorval étoit connue dans le pays. La représentation en avoit été si vraie, qu'oubliant en plusieurs endroits que j'étois spectateur, & spectateur ignoré, j'avois été sur le point de sortir de ma place, & d'ajouter un personnage réel à la scène. Et puis comment arranger avec mes idées ce qui venoit de se passer ? Si cette pièce étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la dernière scène ? Quelle étoit la cause de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faisoit Lysimond ?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la soirée délicieuse & cruelle que je devois à sa complaisance....

« Vous avez donc été content de cela » ?...

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimait à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement imposé qu'il m'étoit impossible de prononcer sur le reste ; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la dernière scène, j'ignorois le dénouement ; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon sentiment....

« Votre sentiment ! & n'en sais-je pas à présent ce que j'en veux savoir ? Une pièce est moins faite pour être lue que pour être représentée ; la représentation de celle-ci vous a plu. Il ne m'en faut pas davantage. Cependant la voilà. Lisez-la ; & nous en parlerons »

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête reposée ; & nous en parlâmes le lendemain, & les deux jours suivans.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me disoit, & ce que j'écris !... Ce sont peut-être les mêmes idées ; mais le génie de l'homme n'y est plus.... C'est en vain que je cherche en moi l'impression que le spectacle de la nature & la présence de Dorval y faisoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je suis seul, parmi la poussière des livres & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, tristes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

Ce jour, Dorval avoit tenté sans succès de terminer une affaire qui divisoit depuis long-tems deux familles du voisinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la disposition de son ame alloit répandre une teinte obscure sur notre entretien. Cependant je lui dis :

« Je vous ai lu. Mais je suis bien trompé, ou vous ne vous êtes pas attaché à répondre scrupuleusement aux intentions de M. votre pere. Il vous avoit recommandé, ce me semble, de rendre les choses comme elles s'étoient passées ; & j'en ai remarqué plusieurs qui ont un caractere de fiction qui n'en impose qu'au théâtre, où l'on diroit qu'il y a une illusion & des applaudissemens de convention.

D'abord vous vous êtes asservi à la loi des unités. Cependant il est incroyable que tant d'évenemens se soient passés dans un même lieu ; qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle de vingt-quatre heures, & qu'ils se soient succédés dans votre histoire, comme ils font enchaînés dans votre ouvrage ».

Vous avez raison. Mais si le fait a duré quinze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la représentation ? Si les évenemens en ont

été séparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confusion ? Et s'ils se sont passés en différens endroits de la maison, que je devois aussi les répandre sur le même espace ?

Les loix des trois unités sont difficiles à observer, mais elles sont sensées.

Dans la société, les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage sur une infinité d'objets différens ; mais au théâtre où l'on ne représente que des instans particuliers de la vie réelle, il faut que nous soyions tout entiers à la même chose.

J'aime mieux qu'une piece soit simple que chargée d'incidens. Cependant je regarde plus à leur liaison qu'à leur multiplicité. Je suis moins disposé à croire deux événemens que le hasard a rendus successifs ou simultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraisemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaisons nécessaires.

L'art d'intriguer consiste à lier les événemens, de maniere que le spectateur sensé y apperçoive toûjours une raison qui le satisfasse. La raison doit être d'autant plus forte, que les événemens sont plus singuliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à soi. Celui qui agit & celui qui regarde sont deux êtres très-différens.

Je serois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de tems & de l'unité d'action. Et je pense qu'on ne peut être trop sévere sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une piece est presque toûjours embarrassée, louche. Ah, si nous avions des théâtres où la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scene doit changer !

« Et quel si grand avantage y trouveriez-vous » ?

Le spectateur suivroit Sans peine tout le mouvement d'une Piece. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la scene ne reste vuide. La scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un acte. Ainsi toutes les fois que deux incidens seroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux actes différens. On ne verroit point une assemblée de sénateurs succéder à une assemblée de conjurés, à-moins que la scene ne fût assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différens. Mais sur de petits théâtres, tels que les

nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des courtisans qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'empire ? Puisque les personnages demeurent ? il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste, sur ces conventions théâtrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la règle, ne saura ni l'abandonner, ni la suivre à-propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris, deux écueils opposés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siècles passés, & ramène l'art à son enfance. L'autre l'arrête tout court où il est, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Rosalie que je m'entretins avec elle, lorsque je détruisis dans son cœur le penchant injuste que je lui avois inspiré, & que je fis renaître sa tendresse pour Clairville. Je me promenois avec Constance dans cette grande allée, sous les vieux maroniers que vous voyez, lorsque je demurai convaincu qu'elle étoit la seule femme qu'il y eût au monde pour moi. Pour moi ! qui m'étois proposé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon père, nous descendîmes, nous accourûmes tous, & la dernière scène se passa en autant d'endroits différens que cet honnête vieillard fit de pauses, depuis la porte d'entrée jusque dans ce salon. Je les vois encore ces endroits. Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'est que je le pouvois sans gêner la conduite de la Pièce, & sans ôter de la vraisemblance aux événemens

« Voilà qui est à merveilles. Mais en disposant des lieux, du tems, & de l'ordre des événemens, vous n'auriez pas dû en imaginer qui ne sont, ni dans nos mœurs, ni dans votre caractère ».

Je ne crois pas l'avoir fait.

« Vous me persuaderez donc que vous avez eu avec votre valet la seconde scène du premier acte ? Quoi, lorsque vous lui dites, *ma chaise, des chevaux*, il ne partit pas ? Il ne vous obéit pas ? Il vous fit des remontrances que vous écoutâtes tranquillement ? Le sévère Dorval, cet homme renfermé

même avec son ami Clairville, s'est entretenu familièrement avec son valet Charles. Cela n'est ni vraisemblable ni vrai ».

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles est un bon domestique, qui m'est attaché. Dans l'occasion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la chose. J'ai vû si peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piece, & cela lui a fait tant de plaisir !.... Parce, qu'ils sont nos valets, ont-ils cessé d'être des hommes ?... S'ils nous servent, il en est un autre que nous servons.

« Mais si vous composiez pour le Théâtre » ?

Je laisserois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importants sur la scene des êtres qui sont nuls dans la société. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domestiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter ? Nos valets de comédie sont toujours plaisans, preuve certaine qu'ils sont froids. Si le poète les laisse dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action sa passant entre les principaux personnages, en fera plus intéressante & plus forte. Moliere qui savoit si bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Misanthrope. Ces intrigues de valets & de soubrettes dont on coupe l'action principale, sont un moyen sûr d'anéantir l'intérêt. L'action théâtrale ne se repose point ; & mêler deux intrigues, c'est les arrêter alternativement l'une & l'autre.

« Si j'osois, je vous demanderois graces pour les soubrettes. Il me semble que les jeunes personnes toujours contraintes dans leur conduite & dans leurs discours, n'ont que ces femmes à qui elles puissent ouvrir leur ame, confier des sentimens qui la pressent, & que l'usage, la bienséance, la crainte, & les préjugés y tiennent renfermés.

Qu'elles restent donc sur la scene jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidens de leurs enfans..... Qu'avez-vous encore observé ?

La déclaration de Constance...?

Eh bien ?

Les femmes n'en font guere... »

D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation, & le caractère de Constance, qu'elle ait sù choisir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ses sentimens sans conséquence. Constance m'embarrassa.... beaucoup... Je la plaignis, & l'en respectai davantage,

« Cela est bien étonnant ! Vous étiez occupé d'un autre côté.... »

Et ajoutez que je n'étois pas un fat.

« On trouvera dans cette déclaration quelques endroits peu ménagés.... Les femmes s'attacheront à donner du ridicule à ce caractère »....

Quelles femmes, s'il vous plaît ! des femmes perdues qui avoüoient un Sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit, je vous aime. Ce n'est pas là Constance ; & l'on seroit bien à plaindre dans la société, s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât.

« Mais ce ton est bien extraordinaire au théâtre » !...

Et laissez-là les treteaux. Rentrez dans le salon, & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-la.

« Non ».

C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les personnages, afin que chacun ajoutât à son rôle, en retranchât, & se peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une chose à laquelle je ne m'attendois guere, & qui est cependant bien naturelle. C'est que plus à leur état présent qu'à leur situation passée, ici ils adoucirent l'expression. Là, ils pallierent un sentiment. Ailleurs, ils préparèrent un incident. Rosalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville. Clairville, se montrer encore plus passionné pour Rosalie. Constance, marquer un peu plus de tendresse à un homme qui est maintenant son époux ; & la vérité des caractères en a souffert en quelques endroits. La déclaration de Constance est un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la finesse de votre goût.

Ce discours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il est peu dans son caractère de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, sans cela.

« Et le thé de la même scene, lui dis, je » ?

Je vous entends. Cela n'est pas de ce pays. J'en conviens ; mais j'ai voyagé long-tems en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai

pris d'eux cet usage ; & c'est moi que j'ai peint.

« Mais au théâtre » !

Ce n'est pas là. C'est dans le salon qu'il faut juger mon ouvrage.... Cependant ne passez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'usage du théâtre.... Je ferai bien-aise d'examiner si c'est moi qui ai tort, ou l'usage.

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de son manuscrit, par-tout où j'avois trouvé quelque chose à reprendre. J'aperçus une de ces marques vers le commencement de la seconde scene du second Acte, & je lui dis :

Lorsque vous vîtes Rosalie, selon la parole que vous en aviez donnée à votre ami, ou elle étoit instruite de votre départ, ou elle l'ignoroit. Si c'est le premier, pourquoi n'en dit-elle rien à Justine ? Est-il naturel qu'il ne lui échappe pas un mot sur un événement qui doit l'occuper toute entiere ? Elle pleure ; mais ses larmes coulent sur elle. Sa douleur est celle d'une ame délicate qui s'avoue des sentimens qu'elle ne pouvoit empêcher de naître, & qu'elle ne peut approuver. *Elle l'ignoroit*, me direz-vous. *Elle en parut étonnée. Je l'ai écrit, & vous l'avez vû.* Cela est vrai. Mais comment a-t-elle pû ignorer ce qu'on savoit dans toute la maison » ?...

Il étoit matin. J'étois pressé de quitter un séjour que je remplissois de trouble, & de me délivrer de la commission la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Rosalie aussi-tôt, qu'il fut jour chez elle. La scene a changé de lieu, mais sans rien perdre de sa vérité. Rosalie vivoit retirée. Elle n'espéroit dérober ses pensées secretes à la pénétration de Constance & à la passion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faisoit que de descendre de son appartement ; & elle n'avoit encore vû personne, quand elle entra dans le salon.

« Mais pourquoi annonce-t-on Clairville, tandis que vous vous entretenez avec Rosalie ? Jamais on ne s'est fait annoncer chez soi ; & ceci a tout l'air d'un coup de théâtre ménagé à plaisir ».

Non, c'est le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théâtre ; à la bonne heure. Il s'est placé là de lui-même.

Clairville fait que je suis avec sa maîtresse. Il n'est pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a désiré. Cependant il ne peut résister à

l'impatience d'en apprendre le résultat. Il me fait appeler. Eussiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; ensuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux sur la scene, où il y en a si peu, & où ils produiroient un effet si agréable & si sûr, que ces coups de théâtre qu'on amene d'une maniere si forcée, & qui sont fondés sur tant de suppositions singulieres, que pour une de ces combinaisons d'évenemens qui soit heureuse & naturelle, il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

« Mais quelle différence mettez-vous entre un coup de théâtre, & un tableau » ?

J'aurai bien plutôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le second acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théâtre.

« J'entends. Un incident imprévû qui se passe en action & qui change subitement l'état des personnages, est un coup de théâtre. Une disposition de ces personnages sur la scene, si naturelle & si vraie, que rendue fidelement par un peintre, elle me plairoit sur la toile, est un tableau ».

A-peu-près.

« Je gagerois presque que dans la quatrieme scene du second acte, il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Elle m'a desolé, dans le salon, & j'ai pris un plaisir infini à la lire. Le beau tableau ; car c'en est un, ce me semble, que le malheureux Clairville renversé sur le sein de son ami, comme dans le seul asyle qui lui reste ».....

Vous pensez bien à sa peine. Mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi !

« Je le sais. Je le fais. Je me souviens que, tandis qu'il exhaloit sa plainte & sa douleur, vous versiez des larmes sur lui. Ce ne font pas là de ces circonstances qui s'oublent ».

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scene ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face, tourner le dos au spectateur, se grouper, se séparer, se rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compassée, bien empesée, bien manierée, & bien froide.

« Je le crois ».

Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes, & qu'il est ridicule sur-tout dans les momens de tumulte, lorsque les passions font portées à l'excès, & que l'action est la plus agitée, de se tenir en rond, séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symétrique.

Il faut que l'action théâtrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scene presque aucune situation dont on pût faire une composition supportable en Peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scene vivante où les hommes mêmes agissent, que dans une scene colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres ?

Je pense, pour moi, que si un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien représenté, la scene offriroit au spectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

« Mais la décence ! La décence » !

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtresse de Barnevelt entre échevelée dans la prison de son amant. Les deux amis s'embrassent, & tombent à terre. Philoctete se rouloit autrefois à l'entrée de sa caverne. Il y faisoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux. Mais les entrailles du spectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicatesse & plus de génie que les Athéniens ?... Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere, dont on immole la fille ? Qu'elle courre sur la scene comme une femme furieuse ou troublée. Qu'elle remplisse de cris son palais. Que le desordre ait passé jusque dans ses vêtemens. Ces choses conviennent à son desespoir. Si la mere d'Iphigénie se montroit un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la dernière des créatures. La véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverse ; c'est le tableau de l'amour maternel dans toute sa vérité.

En feuilletant le manuscrit, j'appergus un petit coup de crayon que j'avois passé. Il étoit à l'endroit de la scene seconde du second acte, où Rosalie dit de l'objet qui l'a séduite, qu'elle *croyoit y reconnoître la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion

m'avoit semblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimères de perfection* s'écarter de son ton ingénu. J'en fis l'observation à Dorval. Il me renvoya pour toute réponse au manuscrit. Je le considérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoutés après-coup de la main même de Rosalie ; & je passai à d'autres choses.

« Vous n'aimez pas les coups de théâtre, lui dis-je ? »

Non.

« En voici pourtant un & des mieux arrangés ». ».

Je le fais, & je vous l'ai cité.

« C'est la base de toute votre intrigue ».

J'en conviens.

« Et c'est une mauvaise chose ? »

Sans doute.

« Pourquoi donc l'avoir employée ? »

C'est que ce n'est pas une fiction, mais un fait. Il seroit à souhaiter pour le bien de l'ouvrage que la chose fût arrivée tout autrement.

« Rosalie vous déclare sa passion. Elle apprend qu'elle est aimée. Elle n'espere plus, elle n'ose plus vous revoir. Elle vous écrit ».

Cela est naturel.

« Vous lui répondez »

Il le falloit.

« Clairville a promis à sa sœur que vous ne partiriez pas sans l'avoir vûe. Elle vous aime. Elle vous l'a dit. Vous connoissez ses sentimens ».

Elle doit chercher à connoître les miens. « Son frere va la trouver chez une amie, où des bruits fâcheux qui se sont répandus sur la fortune de Rosalie & sur le retour de son pere, l'ont appelée. On y savoit votre départ. On en est surpris. On vous accuse d'avoir inspiré de la tendresse à sa sœur & d'en avoir pris pour maîtresse ».

La chose est vraie.

« Mais Clairville n'en croît rien. Il vous défend avec vivacité. Il se fait une affaire. On vous appelle à son secours, tandis que vous répondez à la lettre de Rosalie. Vous laissez votre réponse sur la table ».

Vous en eussiez fait autant, je pense. « Vous volez au secours de votre ami. Constance arrive. Elle se croit attendue. Elle se voit laissée. Elle ne

comprend rien à ce procédé. Elle apperçoit la lettre que vous écriviez à Rosalie. Elle la lit, & la prend pour elle ».

Toute autre s'y seroit trompée.

« Sans doute ; elle n'a aucun soupçon de votre passion pour Rosalie, ni de la passion de Rosalie pour vous ; la lettre répond à une déclaration, & elle en a fait une ».

Ajoûtez que Constance a appris de son frere le secret de ma naissance, & que la lettre est d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la personne dont il est épris. Ainsi Constance croit & doit se croire aimée ; & de-là tous les embarras ou vous m'avez vû.

« Que trouvez-vous donc à redire à cela ? il n'y a rien qui soit faux ».

Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siècles pour combiner un si grand nombre de circonstances ? Que les Artistes se félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une piece est simple, plus elle est belle. Un poëte qui auroit imaginé ce coup de théâtre, & la situation du cinquieme acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du salon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au desespoir, auroit bien peu de sens, s'il préféroit le coup de théâtre au tableau. L'un est presque un enfantillage. L'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théâtre est un fait. Le tableau, une circonstance heureuse que le hasard fit naître, & dont je sûs profiter.

Mais lorsque vous sûtes la méprise de Constance, que n'en avertissiez-vous Rosalie ? L'expédient étoit simple, & il remédioit à tout ».

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théâtre, & vous examinez mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisieme acte, si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse qui seroit bonne pour un artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un auteur que vous demandez raison d'un incident ; c'est à Dorval que vous demandez compte de sa conduite.

Je n'instruisis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne, parce qu'elle répondoit à mes vûes. Résolu de tout sacrifier à l'honnêteté, je

regardai ce contre-tems qui me séparoit de Rosalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractere ; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je souffrois à le tromper, à tromper Constance ; mais il le falloir.

« Je le sens. A qui écriviez-vous, si ce n'étoit pas à Constance » ?

D'ailleurs il se passa si peu de tems entre ce moment & l'arrivée de mon pere ; & Rosalie vivoit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre ; & il est sûr qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentimens, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

« Cependant vous entendez de la bouche de Clairville mille mots qui vous déchirent. Constance lui remet votre lettre. Ce n'est pas assez de cacher le penchant réel que vous avez ; il faut en simuler un que vous n'avez pas. On arrange votre mariage avec Constance, sans que vous puissiez vous y opposer. On annonce cette agréable nouvelle à Rosalie, sans que vous puissiez la nier. Elle se meurt à vos yeux. Et son amant traité avec une dureté incroyable, tombe dans un état tout voisin du desespoir ».

C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela ?

« A-propos de cette scene de desespoir. Elle est singuliere. J'en avois été vivement affecté dans le salon. Jugez combien je fus surpris à la lecture, d'y trouver des gestes & point de discours ».

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impression profonde, sans la moindre idée de discours, je me rappelai quelques scenes de comédie, d'après lesquelles je fis de Clairville un desespéré très-disert. Mais, lui parcourant son rôle legerement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un. seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le fais. Mais voyez, & tâchez de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la scene que vous connoissez telle qu'elle est, mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature ; & demain, si vous voulez,

je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggérées sur les passions, leur accent, la déclamation & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures, & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant, Dorval observait les phénomènes de la nature qui suivent le coucher du soleil ; & il disait : Voyez comme les ombres, particulières à mesure que l'ombre universelle se fortifie.... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée..... Voilà toute la région du Ciel opposée au soleil couchant, qui commence à se teindre de violet.... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux dont le ramage tardif égaye encore le crépuscule.... Le bruit des eaux courantes qui commence à se séparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont cessé en plusieurs endroits, & qu'il se fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous séparâmes.

Second Entretien.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit en perspective quelques hameaux répandus dans la plaine ; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horizon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit sourd d'une eau soûterreine qui couloit aux environs. C'étoit la saison où la terre est couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la sueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui sans qu'il m'aperçût. Il s'étoit abandonné au spectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il respiroit avec force. Ses yeux attentifs se portoient sur tous les objets. Je suivois sur son visage les impressions diverses qu'il en éprouvait ; & je commençois à partager son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir, « Il est fous le charme »,

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée, Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie ? Il quitte la ville & ses habitans. Il aime, selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au crystal d'une fontaine ; à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie ; à traverser à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur secrete. Il erre. Il cherche un antre qui l'inspire. Qui est-ce qui mêle sa voix au torrent qui tombe de la montagne ? Qui est-ce qui sent le sublime d'un lieu desert ? Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui. Notre poète habite sur les bors d'un lac. Il promene sa vûe sur les eaux, & son génie s'étend. C'est- là qu'il est saisi de cet esprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui souleve son ame ou qui l'appaise à son gré... O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source séconde de toutes vérités !.... Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper.... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a

vû sous des aspects frappans & divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut la poursuivre... Le poète sent le moment de l'enthousiasme. C'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, & qui passe d'une manière délicate & rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bien-tôt ce n'est plus un frémissement. C'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue ; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui. Sa passion s'élèveroit presque au degré de la fureurs Il ne connoîtroit de soulagement qu'à verser au-dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bien-tôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond, qu'ai-je dit ? Qu'a-vois-je à vous dire ? Je ne m'en souviens plus.

« Quelques idées que la scene de Clairville desespéré vous avoit suggérées sur les passions, leur accent, la déclamation, la pantomime ».

La premiere, c'est qu'il ne faut point donner d'esprit à ses personnages, mais savoir les placer dans des circonstances qui leur en donnent...

Dorval sentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il restoit encore de l'agitation dans son ame ; il s'arrêta ; & pour laisser le tems au calme de renaître ; ou plutôt pour opposer à son trouble une émotion plus violente mais passagere, il me raconta ce qui suit :

Une paysane du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maisons élèvent leurs faîtes au-dessus des arbres, envoya son mari chez ses parens qui demeurent dans un hameau voisin. Ce malheureux y fut tué par un de ses beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maison où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau, & j'y entendis un discours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu sur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de son mari ; & elle disoit en fondant en larmes, & avec une

action qui en arrachoit à tout le monde : « Hélas, quand je t'envoyai ici, je ne pensois pas que ces pieds te menoient à la mort ». Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique ? Non. La même situation lui eût inspiré le même discours. Son ame eût été celle du moment ; & ce qu'il faut que l'artiste trouve, c'est ce que tout le monde diroit en pareil cas ; ce que personne n'entendra, sans le reconnoître aussi-tôt en soi.

Les grands intérêts, les grandes passions. Voilà la source des grands discours, de discours vrais. Presque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la scene de Clairville ; c'est qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire, quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se taît ; & elle revient à cette idée, presque toujours par exclamation.

La pantomime, si négligée parmi nous, est employée dans cette scene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès !

Nous parlons trop dans nos drames & conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le pantomime joüoit autrefois toutes les conditions, les rois, les héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choisissant dans chaque état ce qui lui est propre ; dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle, d'où la sévérité de son caractere l'avoit toujours éloigné, disoit, *quali spectaculo me philosophiæ verecundia privavit ?* « Timocrate avoit une mauvaise honte ; & elle a privé le philosophe d'un grand plaisir ». Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux instrumens, aux voix, & à la décoration, en présence d'un pantomime qui lui répondit : « Regarde-moi jouer seul, & dis après cela de mon art tout ce que tu voudras » ? Les flûtes se taisent. Le pantomime joue ; & le philosophe transporté s'écrie : *Je ne te vois pas seulement. Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au discours ne produiroit-il pas ? Pourquoi avons-nous séparé ce que la nature a joint ? A tout moment, le geste ne répond-il pas au discours ? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu ; & ne trouvant

que des mouvemens, j'écrivois le nom du personnage, & au-dessous son action. Je dis à Rosalie, Acte. 2. scene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris... fût entraîné par un penchant... dont votre raison vous fît un crime... J'ai connu cet état cruel... Que je vous plaindrois !*

Elle me répond... *Plaignez-moi donc...* Je la plains, mais c'est par le geste de commisération ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent, eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé ? Votre conseil exposerait-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le suit ; l'honneur, s'il ne le suit pas ? Vous ne serez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geste, & vous laisserez l'Homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette scene. C'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presque abandonner à l'acteur. C'est à lui à disposer de la scene écrite, à répéter certains mots, à revenir sur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajoûter d'autres. Dans les *cantabilé*, le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien son acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions ? Sont-ce ses discours ? Quelquefois. Mais ce qui émeut toujours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit, les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours. Il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelques sentimens qu'il rend dans le premier accès, & auxquels il revient sans celle, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirans, d'accens étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geste, l'action, voilà ce qui appartient à l'acteur ; & c'est ce qui nous frappe surtout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie. C'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

« J'ai pensé quelquefois que les discours des amans bien épris n'étoient pas des choses à lire, mais des choses à entendre. Car, me disois-je, ce n'est

pas l'expression, *je vous aime*, qui a triomphé des rigueurs d'une prude, des projets d'une coquette, de la vertu d'une femme sensibles. C'est le tremblement de voix avec lequel il fut prononcé ; les larmes, les regards qui l'accompagnerent. Cette idée revient à la vôtre ».

C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion, c'est ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique, il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui ? L'auteur est sorti de son sujet. L'acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théâtre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action est suspendue pour moi, & la scene reste vuide.

Il y a dans la composition d'une Piece dramatique une unité de discours qui correspond à une unité d'accens dans la déclamation. Ce sont deux systèmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice ou dans le poème, ou dans la représentation. Les personnages n'auroient pas entr'eux la liaison, la convenance à laquelle ils doivent être assujettis, même dans les contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonances qui blesseroient. On reconnoîtroit dans le poème un être qui ne seroit pas fait pour la société dans laquelle on l'auroit introduit.

C'est à l'acteur à sentir cette unité d'accens. Voilà le travail de toute sa vie. Si ce tact lui manque, son jeu sera tantôt foible, tantôt outré, rarement juste, bon par endroits, mauvais dans l'ensemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de son action se répand sur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de son rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la Piece. Je ne vois bien-tôt sur la scene qu'une assemblée tumultueuse où chacun prend le ton qui lui plaît ; l'ennui s'empare de moi, mes mains se portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque passion. Mais cet accent se modifie en tant de manières ; c'est un sujet si fugitif & si délicat, que je n'en connois aucun qui fasse mieux sentir l'indigence de toutes les langues qui existent & qui ont existé. On a une idée juste de la chose ; elle est présente à la mémoire. Cherche-t-on l'expression ? On ne la

trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort ; mais le réseau toujours trop lâche ne retient rien. Qui est-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux Vers ?

*Les a-t-on vûs souvent se parler ? se chercher ?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?*

C'est un mélange de curiosité, d'inquiétude, de douleur, d'amour, & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur discours.

« C'est une raison de plus pour écrire la pantomime ».

Sans doute. L'intonation & le geste se déterminent réciproquement.

« Mais l'intonation ne peut se noter, & il est facile d'écrire le geste ».

Dorval fit une pause en cet endroit. Ensuite il dit :

Heureusement une actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande sensibilité, saisit sans peine une situation d'ame, & trouve, sans y penser, l'accent qui convient à plusieurs sentimens différens qui se fondent ensemble, & qui constituent cette situation que toute la sagacité du philosophe n'analyseroit pas.

Les Poètes, les Acteurs, les Musiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danseurs, les Amans tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthousiaste & passionnée sent vivement & réfléchit peu.

Ce n'est pas le précepte ; c'est autre chose de plus immédiat, de plus intime, de plus obscur, & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je serois vain de ce talent, si je l'avois. Isolé sur la surface de la terre, maître de mon sort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien ; & qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théâtre ; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui deshonnorent. Au-dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois ; au-dessous de Moliere & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théâtres avec le peu de foin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : « *Ah, mes amis, si nous allons jamais à la Lampedouse¹ fonder*

loin de la terre, au milieu des flots de la mer, un petit peuple d'heureux ! ce seront là nos prédicateurs, & nous les choisirons sans doute selon l'importance de leur ministère. Tous les peuples ont leurs sabbaths, & nous aurons aussi les nôtres. Dans ces jours solennels, on représentera une belle tragédie, qui apprenne aux hommes à redouter les passions ; une bonne comédie qui les instruisse de leurs devoirs, & qui leur en inspire le goût ».

« Dorval, j'espère qu'on n'y verra pas la laideur jouer le rôle de la beauté ». Je le pense. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique assez de suppositions singulières auxquelles il faut que je me prête, sans éloigner encore l'illusion par celles qui contredisent & choquent mes sens

« A vous dire vrai. J'ai quelquefois regretté les masques des anciens ; & j'aurois, je crois, supporté plus patiemment les éloges donnés à un beau masque qu'à un visage déplaisant ».

Et le contraste des mœurs de la Pièce avec celles de la personne, vous a-t-il moins choqué ?

« Quelquefois le spectateur n'a pu s'empêcher d'en rire, & l'actrice d'en rougir ».

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquises, ni des mœurs plus honnêtes que le Théâtre.

« Mais nos sots préjugés ne nous permettent pas d'être bien difficiles.

Mais nous voilà bien loin de ma Pièce. Où en étions-nous ?

A la scène d'André ».

Je vous demande grâces pour cette scène. J'aime cette scène, parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

« Mais elle coupe la marche de la Pièce, & ralentit l'intérêt ».

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître, en faire cas, & ne la relire jamais sans peine. Que je serois heureux, si l'occasion de peindre un malheur domestique, avoit encore été pour moi celle de repousser l'injure d'un peuple jaloux, d'une manière à laquelle ma nation pût se reconnoître, & qui ne laissât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenser.

« La scène est pathétique, mais longue ».

Elle eût été & plus pathétique & plus longue, si j'en avois voulu croire André. *Monsieur*, me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui est fort*

bien ; mais il y a un petit défaut : c'est que cela n'est pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorsqu'on me sépara de mon maître, je l'appellai, plusieurs fois, mon maître, mon cher maître ; qu'il me regarda fixement, laissa tomber ses bras, se retourna, & suivit sans parler ceux qui l'environnoient

Ce n'est pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appelle, mon maître, mon cher maître, il m'entendit, se retourna, me regarda fixement ; que ses mains se portèrent d'elles-mêmes à ses poches ; & que, n'y trouvant rien, car l'Anglois avide n'y avoit rien laissé, il laissa tomber ses bras tristement ; que sa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compassion froide ; qu'il se retourna, & suivit sans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.

Ailleurs, vous passez de votre autorité une des choses qui marquent le plus la bonté de feu Monsieur votre pere. Cela est fort mal. Dans la prison, lorsqu'il sentit ses bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit : « Tu pleures, André ! Pardonne, mon ami. C'est moi qui t'ai entraîné ici. Je le sais. Tu es tombé dans le malheur à ma suite... » Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même ! Cela étoit donc bon à mettre.

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorsqu'il m'eut dit : Mon enfant, prends courage, tu sortiras d'ici. Pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure. Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit : « André, cesse ta plainte. Respecte la volonté du Ciel & le malheur de ceux qui sont à tes côtés, & qui souffrent en silence ».... Et où est-ce que cela est ?

Et l'endroit du Correspondant ? Vous l'avez si-bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajouta : « Oh, mon enfant, quand Dieu ne m'auroit accordé que la consolation de t'avoir dans ces momens cruels, combien n'aurois-je pas de graces à lui rendre » ? Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monsieur, est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche ?... Je ne crois pas, André !... Est-ce que vous avez appréhendé qu'on sût que votre pere étoit chrétien ?... Nullement, André. La morale du

chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ?... *Entre nous, on dit....* Quoi ?... *que vous êtes... un peu... esprit* Quoi ?... *que vous êtes... un peu.... esprit fort ; & sur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque chose...* André, je serais obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme.... *Monsieur, vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monsieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour...* André, est-ce-là tout ?... *J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'ose....* Vous pouvez parler.... *Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les bons procédés de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur, il y a d'honnêtes gens par-tout... Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, si ce qu'on dit encore de vous est vrai... Et qu'est-ce qu'on dit encore ?.... Que vous avez été fou de ces gens-là... André !... que vous regardiez leur pays comme l'asyle de la liberté, la patrie de la vertu ? de l'invention de l'originalité.... André !... A présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud se dépouilla & le couvrit de ses vêtemens. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retomberoit sur mon compte, & me donneroit un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.*

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage ; & c'est moi seul qui ai tort ; de vous avoir mécontentés tous les deux.

« *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet ! est un mot dur* ».

C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute sa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

« *Ajoûtez que cet homme de bien est peut-être son pere, & que ces infortunes détruisent les espérances de son ami, jettent sa maîtresse dans la misere, & ajoûtent une amertume nouvelle à sa situation. Tout cela sera vrai. Mais vos ennemis* » ?

S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage, le public sera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de Voltaire, & de Crebillon, où le caractere & la situation amènent des choses plus fortes, qui n'ont jamais scandalisé personne. Ils resteront sans réponse ; & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'est point l'amour du bien qui les anime, mais la haine de l'homme qui les dévore.

« Mais qu'est-ce que cet André ? Je trouve qu'il parle trop bien pour un domestique ; & je vous avoue qu'il y a dans son récit des endroits qui ne seroient point indignes de vous ».

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend éloquent comme le malheur. André est un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans sa jeunesse. On le fit passer aux Isles, où mon pere, qui se connoissoit en hommes, se l'attacha, le mit à la tête de ses affaires, & s'en trouva bien. Mais suivons vos observations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

« Cela est vrai ».

Qu'est-ce qu'il signifie ?

« Qu'il est beau, mais d'une longueur » insupportable ».

Eh bien, raccourcissons-le. Voyons Que voulez-vous en retrancher ?

« Je n'en fais rien ».

Cependant il est long.

« Vous m'embarrasserez tant qu'il vous plaira. Mais vous ne détruirez pas la sensation ».

Peut-être.

« Vous me ferez grand plaisir ».

Je vous demanderai seulement comment vous l'avez trouvé dans le salon.

« Bien. Mais je vous demanderai à mon tour, comment il arrive que ce qui m'a paru court à la représentation, me paroisse long à la lecture ».

C'est que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappelée. Nous ne savons point encore jusqu'où la pantomime peut influencer sur la composition d'un ouvrage dramatique & sur la représentation.

« Cela peut être ».

Et puis je gage que vous me voyez encore sur la scene françoise, au théâtre.

« Vous croyez donc que Votre ouvrage ne réussiroit point au théâtre » ?

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théâtrale & la scene.

« Qu'appellez-vous changer la scene » ?

En ôter tout ce qui resserre un lieu déjà trop étroit. Avoir des décorations. Pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans ; en un mot, transporter au théâtre le salon de Clairville, comme il est.

« Il est donc bien important d'avoir une scene » ?

Sans doute. Songez que le spectacle françois comporte autant de décorations que le théâtre lyrique ; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuser des enfans, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaise à la raison. Faute de scene, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie se dégoûteront. Les auteurs médiocres réussiront par une imitation servile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienséances, & le goût national s'appauvrira.... Avez-vous vû la sale de Lyon ? Je ne demanderais qu'un pareil monument dans la capitale, pour faire éclore une multitude de poèmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

« Je n'entends pas. Vous m'obligerez de vous expliquer davantage ».

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la manière dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se presserent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que si les choses étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux, en comparaison de l'autorité du tems, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé... Pour bien juger dans les beaux Arts, il faut réunir plusieurs qualités rares !... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats.....

Après un moment de silence, il ajoûta.

Je ne demanderois pour changer la face du genre dramatique, qu'un théâtre très-étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une pièce l'exigerait, une grande place avec les édifices adjacens, tels que le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple, différens endroits distribués de manière que le spectateur, vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scène des Euménides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre, on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent ; elles vont, elles viennent, elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie : « Voici la trace du sang que le parricide a laissée sur ses pas... Je le sens.... Je le sens »... Elle marche. Ses sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient, dans l'asyle d'Oreste. Elles l'entourent en poussant des cris, en frémissant de rage, en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la prière & les gémissemens du malheureux percer à-travers les cris & les mouvemens effroyables des êtres cruels qui le cherchent ! Exécuterons-nous rien de pareil sur nos théâtres ? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a presque toujours de simultanées, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement, produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on trembleroit d'aller au spectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher ; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passagères, de ces froids applaudissemens, de ces larmes rares dont le poète se contente, il renverseroit les esprits, il porteroit dans les âmes le trouble & l'effroi ; & que l'on verroit ces phénomènes de la tragédie ancienne, si possibles & si peu crûs, se renouveler parmi nous. Ils attendent, pour se montrer, un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours ; entremêler une scène parlée avec une scène muette ; & tirer parti de la réunion des deux scènes, & sur-tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion qui se feroit toujours.

Après que les Eumenides se sont agitées sur la scene, elles arrivent dans le sanctuaire où le coupable s'est réfugié, & les deux scenes n'en font qu'une.

« Deux scenes alternativement muettes & parlées. Je vous entends. Mais la confusion » ?

Une scene muette est un tableau, c'est une décoration animée. Au théâtre lyrique, le plaisir de voir nuit-il au plaisir d'entendre ?

« Non ».... Mais seroit-ce ainsi qu'il faudroit entendre ce qu'on nous raconte de ces spectacles anciens où la musique, la déclamation & la pantomime étoient tantôt réunies & tantôt séparées » ?

Quelquefois. Mais cette discussion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre sujet. Voyons ce qui seroit possible aujourd'hui, & prenons un exemple domestique & commun.

Un pere a perdu son fils dans un combat singulier. C'est la nuit. Un domestique témoin du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il se promene. Le bruit d'un homme qui marche l'éveille. Il demande qui c'est... C'est moi, Monsieur, lui répond le domestique d'une voix altérée.... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?... Rien... Comment rien ?.. Non, Monsieur.... Cela n'est pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vûe. Encore un coup, qu'est-ce qu'il y a ? Je veux le savoir. Parle. Je te l'ordonne.... Je vous dis, Monsieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domestique, en versant des larmes.... Ah malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit sur lequel il reposoit. Tu me trompes. Il est. arrivé quelque grand malheur..... Ma femme est-elle morte ?... Non, Monsieur.... Ma fille ?... Non, Monsieur... C'est donc mon fils ?... Le domestique se tât. Le pere entend son silence. Il se jette à terre. Il remplit son appartement de sa douleur & de ses cris. Il fait, il dit tout ce que le desespoir suggere à un pere qui perd son fils, l'espérance unique de sa famille.

Le même homme-court chez la mere. Elle dormoit aussi. Elle se réveille au bruit de ses rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il ? demande-t-elle.... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils.... Ah Dieu ! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Christ qui étoit à son chevet, elle le serre entre ses bras. Elle y colle sa

bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arrosent son Dieu cloüé sur une croix.

Voilà le tableau de la femme, pieuse. Bientôt nous verrons celui de l'épouse tendre & de la mere désolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvemens de la nature, une secousse plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de son fils ; & il s'y passoit une scene de desespoir, tandis qu'il se faisoit une pantomime de pitié chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut substituer à nos à parte. Mais le moment de la réunion des scenes approche. La mere, conduite par le domestique, s'avance vers l'appartement de son époux.... Je demande ce que devient le spectateur pendant ce mouvement ?... C'est un époux, c'est un pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'une mere !.... Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux scenes. Des cris lamentables ont atteint son oreille. Elle a vû. Elle se rejette en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum veræ voces.*

Il y a peu de discours dans cette action ; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de frase. Il se permettra rarement un discours suivi, quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie ; mais il faut pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théâtre, & peut-être un peuple.

« Quoi, vous voudriez, dans une tragédie, un lit de repos, une mere, un pere endormis ; un crucifix ; un cadavre ; deux scenes alternativement muettes & parlées ! Et les bienséances » !

Ah bienséances cruelles, que vous rendez les ouvrages décens & petits !... Mais, ajoûta Dorval d'un sang froid qui me surprit, ce que je propose ne se peut donc plus ?

« Je ne crois pas que nous en venions jamais là ».

Eh bien, tout est perdu ! Corneille ; Racine, de Voltaire, Crebillon, ont reçû les plus grands applaudissemens auxquels des hommes de génie

pouvoient prétendre ; & la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection

Pendant que Dorval parloit ainsi, je faisois une réflexion singuliere. C'est comment à l'occasion d'une aventure domes tique qu'il avoit mise en comédie, il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par sa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de silence, il dit :

Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul événement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons, c'est une production qu'il nous faut.

« Nous en avons une ».

Quelle ?

« Sylvie, tragédie en un acte, & en prose ».

Je la connois. C'est le Jaloux, tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent.

« La scene s'ouvre par un tableau charmant. C'est l'intérieur d'une chambre dont on ne voit que les murs. Au fond de la chambre, il y a sur une table, une lumiere, un pot à l'eau & un pain. Voilà le séjour & la nourriture qu'un mari jaloux destine, pour le reste de ses jours, à une femme innocente dont il a soupçonné la vertu ».

« Imaginez à-présent cette femme en pleurs, devant cette table. Mademoiselle Gaussin ».

Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la Piece d'autres détails qui m'ont plû. Elle suffit pour éveiller un homme de génie, mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria : « O toi qui possedes toute la chaleur du génie à un âge où il reste à peine aux autres une froide raison, que ne puis-je être à tes côtés, ton Eumenide ? Je t'agiterois sans relâche. Tu le ferois cet ouvrage ; je te rappellerois les larmes que nous a fait répandre la scene de l'Enfant Prodigue & de son valet ; & en disparaissant d'entre nous, tu ne

nous laisserois pas le regret d'un genre dont tu pouvois être le fondateur ». « Et ce genre, comment l'appellerez-vous ? »

La tragédie domestique & bourgeoise. Les Anglois ont le Marchand de Londres & le Joüeur, tragédies en prose. Les tragédies de Shakespear sont moitié vers & moitié prose. Le premier poète qui nous fit rire avec de la prose, introduit la prose dans la comédie. Le premier poète qui nous fera pleurer avec de la prose, introduira la prose dans la tragédie.

Mais dans l'art., ainsi que dans la nature, tout est enchaîné ; si l'on se rapproche d'un côté de ce qui est vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'est alors que nous verrons sur la scene des situations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a prosrites. Je ne me lasserai point de crier à nos François : La Vérité ! La Nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctete ! Le poète l'a montrésur la scene, couché à l'entrée de sa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit sauvage ; la piece marchoit sans appareil. Des habits vrais, des discours vrais, une intrigue simple & naturelle. Notre goût seroit bien dégradé, si ce Spectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans sa parure,

« Comme s'il sortoit de sa toilette ».

Se promenant à pas comptés sur la scene ; & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas* & *sesquipedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théâtres spacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'instrumens ; & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la scene les grands focs & les hauts cothurnes, les habits colossals, les masques, les portevoix, quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un système théâtral. Mais n'y avoit-il pas dans ce système des côtés précieux ; & croyez-vous qu'il fût

à-propos d'ajouter encore des entraves au génie, au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource ?

« Quelle ressource » ?

Le concours d'un grand nombre de spectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au théâtre dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athènes ou de Rome ? Les théâtres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingt mille citoyens. La scène de Scaurus étoit décorée de trois cents soixante colonnes & de trois mille statues. On employoit à la construction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les instrumens & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Ut enim organa æneis laminis aut corneis, &c... ad chordarum, sonituum claritatem perficiuntur. Sic theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis fuit constitutæ.*

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis : J'aurois une petite aventure à vous raconter sur nos salles de spectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua.

Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs ? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénérable ?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret ; il y a dans son caractère je ne sais quoi de solitaire qui me déplait

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs ? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entière dans ses jours solennels, occuper ses édifices les plus somptueux, & voir ces édifices

environnés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent ?

« Vous attachez bien de l'effet à des circonstances purement locales ».

Celui qu'elles auroient sur moi, & je crois sentir juste.

« Mais on diroit, à vous entendre, que ce sont ces circonstances qui ont soutenu & peut-être introduit la poésie & l'emphase au théâtre ».

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture. Je demande qu'on l'examine. N'est-il pas assez vraisemblable que le grand nombre des spectateurs auxquels il falloit se faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les momens attentifs, a fait élever la voix, détacher les syllabes, soutenir la prononciation, & sentir l'utilité de la versification ? Horace dit du vers dramatique, *vincentem strepitus, & natum rebus agendis*. Il est commode pour l'intrigue, & il se fait entendre à-travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandît en même tems & par la même cause, sur la démarche, le geste & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en soit. Que la poésie ait fait naître la déclamation théâtrale ; que la nécessité de cette déclamation ait introduit, ait soutenu sur la scene la poésie & son emphase ; ou que ce système formé peu-à-peu ait duré par la convenance de ses parties, il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme se produit & disparoît en même tems. L'acteur laisse & reprend l'exagération sur la scene.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en appercevoir, & à laquelle on se fixe, quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geste, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples jusqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan au coin de la place Dauphine ; il est bigarre de toutes sortes de couleurs ; ses doigts sont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flotent autour de son chapeau. Il mene avec lui un singe ou un ours. Il s'élève sur ses étrières. Il crie à pleine tête. Il gesticule de la manière la plus outrée ; & toutes ces choses conviennent au lieu, à l'orateur, & à son auditoire. J'ai un peu étudié le système dramatique des anciens. J'espere vous en entretenir un jour ; vous exposer sans partialité sa nature, ses défauts, & ses avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas considéré d'assez

près.... Et l'aventure que vous aviez à me raconter sur nos salles de spectacles.

« La voici. J'avois un ami un peu libertin. Il se fit une affaire sérieuse en province ; il fallut se dérober aux suites qu'elle pouvoit avoir, en se réfugiant dans la capitale, & il vint s'établir chez moi. Un jour de spectacle, comme je cherchois à desennuyer mon prisonnier, je lui proposai d'aller au spectacle. Je ne sais auquel des trois. Cela est indifférent à mon histoire. Mon ami accepte. Je le conduis. Nous arrivons ; mais à l'aspect de ces gardes répandus, de ces petits guichets obscurs qui servent d'entrée, & de ce trou fermé d'une grille de fer, par lequel on distribue les billets, le jeune homme s'imagine qu'il est à la porte d'une maison de force, & que l'on a obtenu un ordre pour l'y renfermer. Comme il est brave, il s'arrête de pied ferme. Il met la main sur la garde de son épée ; & tournant sur moi des yeux indignes, il s'écrie d'un ton mêlé de fureur & de mépris, *Ah, mon ami !* Je le compris. Je le rassûrai ; & vous conviendrez que son erreur n'étoit pas déplacée »....

Mais où en sommes-nous de notre examen, puisque c'est vous qui m'égarez ? Vous vous chargez sans doute de me remettre dans la voie.

« Nous en sommes au quatrième Acte, à votre scène avec Confiance... Je n'y vois qu'un coup de crayon, mais il s'étend depuis la première ligne jusqu'à la dernière.

Qu'est-ce qui vous en a déplu ?

« Le ton d'abord. Il me paroît au-dessus d'une femme ».

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais, vous connoîtrez Constance, & peut-être alors la scène vous paroîtra-t-elle au-dessous d'elle.

« Il y a des expressions, des pensées qui sont moins d'elle que de vous ».

Cela doit être. Nous empruntons nos expressions, nos idées, des personnes avec lesquelles nous conversons, nous vivons. Selon l'estime que nous en faisons (& Constance m'estime beaucoup), notre âme prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractère a dû refléter sur le sien, & le sien sur celui de Rosalie.

« Et la longueur »

Ah, vous voilà remonté sur la scène. Il y a long-tems que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez Constance & moi sur le bord d'une planche,

bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponse. Mais est-ce ainsi que cela se passait dans le salon ? Nous étions tantôt assis, tantôt droits. Nous-marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement pressés de voir la fin d'un entretien qui nous intéressait tous deux également. Que ne me dit-elle point ? Que ne lui répondis-je pas ? Si vous saviez comment elle s'y prenait, lorsque cette âme féroce se fermait à la raison, pour y faire descendre les douces illusions & le calme.

« Dorval, vos filles seront honnêtes & décentes, vos fils seront nobles & fiers, Tous vos enfans seront charmans ». Je ne peux vous exprimer quel fut le prestige de ces mots accompagnés d'un souris plein de tendresse & de dignité.

Je vous comprends.

J'entends ces mots de la bouche de Mademoiselle Clairon, & je la vois »

Non, il n'y a que les femmes qui possèdent cet art secret. Nous sommes des raisonneurs durs & secs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me disait-elle, faire des ingrats, que de manquer à faire le bien ?

Les parens ont pour leurs enfans un amour inquiet & pusillanime qui les gêne. Il en est un Autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes ; & c'est celui-ci qui est le véritable amour de père.

L'ennui de tout ce qui amuse la multitude, est la fuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux est celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrais être mort, est un souhait fréquent. qui prouve du-moins quelquefois qu'il y a des choses plus précieuses que la vie.

Un honnête homme est respecté de ceux même qui ne le sont pas, fût-il dans une autre planète.

Les passions détruisent plus de préjugés que la Philosophie. Et comment le mensonge leur résisterait-il ? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, simple à la vérité ; mais si voisin de ma situation, que j'en fus effrayé.

C'est qu'il n'y avoit point d'homme, quelque'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de passion, ne desirât au fond de son cœur les honneurs de la vertu & les avantages du vice.

Je me rappelai bien ces idées ; mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrèrent point dans la scene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, suffit je crois, pour vous montrer que Constance a l'habitude de penser. Aussi m'enchaîna a-t-elle, sa raison dissipant, comme de la poussiere, tout ce que je lui opposois dans mon humeur.

« Je vois dans cette scene un endroit que j'ai souligné, mais je ne fais plus à quel propos ».

Lisez. l'endroit.

« Je lûs : *Rien ne captive plus fortement que l'exemple de la vertu pas même l'exemple du vice* ».

J'entends. La maxime vous a paru fausse.

« C'est cela ».

Je pratique trop peu la vertu me dit Dorval, mais personne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes statues élevées sur la surface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures sont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes se meuvent dans les ténèbres. Ce sont les tems de l'ignorance & du crime, du fanatisme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entre-ouvre ; alors les hommes prosternés reconnoissent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout passe, mais la vertu & la vérité restent.

Je définis la vertu, le goût de l'ordre dans les choses morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il est plus ancien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi ; & c'est : ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions. C'est le germe de l'honnêteté & du bon goût. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusque dans nos écarts. Alors il dispose les moyens, de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélerat capable d'une action

héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien, que les méchants ne font vraiment méchants ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

« Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas examiner la morale d'une femme, comme les maximes d'un philosophe ».

Ah si Constance vous entendoit !...

« Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte pour le genre dramatique » ?

Horace vouloit qu'un poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ*. Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siecle doit se remarquer. Si la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit. Si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale. Si le goût des choses utiles s'est répandu. Si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre, il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

« Malgré tout ce que vous me dites, je persiste. Je trouve la scene fort belle & fort longue. Je n'en respecte pas moins Confiance. Je suis enchanté qu'il y ait au monde une femme comme elle, & que ce soit la vôtre....

Les coups de crayon commencent à s'éclaircir. En voici pourtant encore un. Clairville a remis son sort entre vos mains. Il vient apprendre ce que vous avez décidé. Le sacrifice de votre passion est fait. Celui de votre fortune est résolu. Clairville & Rosalie redeviennent opulens par votre générosité. Celez à votre ami cette circonstance, je le veux ; mais pourquoi vous amuser à le tourmenter, en lui montrant des obstacles qui ne subsistent plus ? Cela amene l'éloge du Commerce ; je le fais. Cet éloge est sensé. Il étend l'instruction & l'utilité de l'ouvrage. Mais il alonge, & je le supprimerois. *Ambitiosa recidet ornamenta* ».

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentimens les plus

honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle ! Reconnoissez au contraire à ces caracteres la différence d'un événement imaginaire & d'un événement réel.

« Vous pouvez avoir raison. Mais ? dites-moi, Rosalie n'auroit-elle point ajoûté après-coup cet endroit de la premiere scene du cinquieme acte ? *Amant qui m'étois autrefois si cher ! Clairville que j'estime toujours, & c. »*.

Vous l'avez deviné.

« Il ne me reste presque plus que des éloges à vous faire. Je ne peux vous dire combien je suis content de la scene troisieme du cinquième acte. Je me disois avant que de la lire : Il se propose de détacher Rosalie. C'est un projet fou qui lui a mal réussi avec Constance, & qui ne lui réussira pas mieux avec l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive encore augmenter son estime & sa tendresse ? Voyons cependant. Je lus ; & je demeurai convaincu qu'à la place de Rosalie, il s'y avoit point de femme en qui il restât quelques vestiges d'honnêteté, qui n'eût été détachée & rendue à son amant. Et je conçus qu'il n'y avoit rien qu'on ne pût sur le cœur humain, avec de la vérité, de l'honnêteté, & de l'éloquence.

Mais comment est-il arrivé que votre piece ne soit pas d'invention, & que les moindres événemens y soient préparés » ?

L'art dramatique ne prépare les événemens que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans ses productions, que parce qu'ils le font dans la nature. L'art imite jusqu'à la maniere subtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaison de ses effets. « La pantomime prépareroit, ce me semble, quelquefois d'une maniere bien naturelle & bien déliée ».

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à son maître, il me vint cent fois dans la pensée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvemens sur lesquels il eût été facile à un spectateur attentif de prendre le même soupçon.

« Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué de tems en tems des expressions qui ne sont pas d'usage au théâtre ».

Mais que personne n'oseroit relever, si un auteur de nom les eût employées.

« D'autres qui sont dans la bouche de tout le monde ; dans les ouvrages des meilleurs écrivains, & qu'il seroit impossible de changer, sans gêner la pensée ; mais vous savez que la langue du spectacle s'épure, à mesure que les mœurs d'un peuple se corrompent ; & que le vice se fait un idiome qui s'étend peu-à-peu, & qu'il faut connaître, parce qu'il est dangereux d'employer les expressions dont il s'est une fois emparé ».

Ce que vous dites est bien vû. Il ne reste plus qu'à savoir où s'arrêtera cette sorte de condescendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à mesure que celle du vice s'étende bien-tôt on en sera réduit à ne pouvoir parler sans dire une sottise. Pour moi, je pense qu'il y a mille occasions où un homme feroit honneur à son goût & à ses mœurs, en méprisant cette espece d'invasion du libertinage.

Je vois déjà dans la société que si quelqu'un s'avise de montrer une oreille trop-délicate, on en rougit pour lui. Le théâtre françois attendra-t-il pour suivre cet exemple, que son dictionnaire soit aussi borné que le dictionnaire du théâtre lyrique, & que le nombre des expressions honnêtes soit égal à celui des expressions musicales ?

« Voilà tout ce que j'avais à vous observer sur le détail de votre ouvrage. Quant à la conduite, j'y trouve un défaut. Peut-être est-il inhérent au sujet. Vous en jugerez. L'intérêt change de nature. Il est du premier acte jusqu'à la fin du troisieme, de la vertu malheureuse ; & dans le reste de la Piece, de la vertu victorieuse. Il falloit, & il eût été facile d'entretenir le tumulte & de prolonger les épreuves & le mal-aise de la vertu.

Par exemple. Que tout reste comme il est depuis le commencement de la piece jusqu'à la quatrième scene du troisieme acte. C'est le moment où Rosalie apprend que vous épousez Constance, s'évanoüit de douleur, & dit à Clairville dans son dépit : *Laisses-moi... Je vous hais....* Qu'alors Clairville conçoive des soupçons ; que vous preniez de l'humeur contre un ami importun qui vous perce le cœur, sans s'en douter, & que le troisieme acte finisse.

Voici maintenant comment j'arrange. rois le quatrième. Je laisse la premiere scene à-peu-près comme elle est. Seulement Justine apprend à

Rosalie qu'il est venu un émissaire de son pere, qu'il a vû Constance en secret, & qu'elle a tout lieu de croire qu'il apporte de mauvaises nouvelles. Après cette scene, je transporte la scene seconde du troisieme acte, celle où Clairville se précipite aux genoux de Rosalie, & cherche à la fléchir. Constance vient ensuite. Elle amene André. On l'interroge. Rosalie apprend les malheurs arrivés à son pere. Vous voyez à-peu-près la marche du reste. En irritant la passion de Clairville & celle de Rosalie, on vous eût préparé des embarras plus grands peut-être encore que les précédens. De tems en tems vous eussiez été tenté de tout avouer. A la fin, peut-être l'eussiez-vous fait ».

Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre histoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs ? êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit gagné ? En me réduisant à des extrémités terribles, vous eussiez fait d'une aventure assez simple, une piece fort compliquée. Je serois devenu plus théâtral,

« & plus ordinaire, il est vrai. Mais l'ouvrage eût été d'un succès assûré ».

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté ; mais je pense qu'il y avoit encore moins de vérité & de beauté réelles, à entretenir l'agitation qu'à se soûtenir dans le calme. Songez que c'est alors que les sacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du discours & la force des scenes succedent au pathétique de Situation. Cependant au milieu de ce calme, le sort de Constance, de Clairville, de Rosalie, & le mien, demeurent incertains. On fait ce que je me propose. Mais il n'y a nulle apparence que je réussisse. En effet, je ne réussis point avec Constance, & il est bien moins vraisemblable que je sois plus heureux avec Rosalie. Quel événement assez important auroit remplacé ces deux scenes, dans le plan que vous venez de m'exposer ? aucun.

« Il ne me reste plus qu'une question à vous faire. C'est sur le genre de votre ouvrage. Ce n'est pas une tragédie. Ce n'est pas une comédie. Qu'est-ce donc, & quel nom lui donner » ?

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, si vous voulez, nous chercherons ensemble celui qui lui convient.

« Et pourquoi pas aujourd'hui » ?

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voisinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maison.

« Autre procès à accommoder »,

Non. C'est une affaire un peu différente L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon. Ces enfans s'aiment. Mais la fille est riche ; le garçon n'a rien ;

& vous voulez accorder les parens, & rendre les enfans contents. Adieu, Dorval. A demain, au même endroit ».

Troisieme Entretien.

LE lendemain le ciel se troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta sur la colline, & la couvrit de ténébres. A la distance où j'étois, les éclairs sembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténébres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents se mêloit au murmure des eaux. Le tonnerre, en grondant, se promenoit entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports secrets, me montrait au milieu de cette scene obscure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les transports de son enthousiasme ; & je croyois entendre sa voix harmonieuse s'élever au-dessus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage se dissipa. L'air en devint plus pur, le ciel plus serein ; & je serois allé chercher Dorval sous les chênes, mais je pensai que la terre y seroit trop fraîche & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit pensé de son côté que je n'irois point au rendez-vous de la veille ; & ce fut dans son jardin, sur les bords sablés d'un large canal, où il avoit coutume de se promener, qu'il acheva de me développer ses idées. Après quelques discours généraux sur les actions de la vie, & sur l'imitation qu'on en fait au théâtre, il me dit :

On distingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il semble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci ; c'est la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'est pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui sépare la distance du genre comique au genre tragique.

Terence a composé une piece dont voici le sujet. Un jeune homme se marie. A peine est-il marié que des affaires l'appellent au loin. Il est absent. Il revient. Il croit apercevoir dans sa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en est au desespoir. Il veut la renvoyer à ses parens. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere, & de la fille. Il y a cependant un Dave,

personnage plaisant par lui-même. Qu'en fait le poète ? Il l'éloigne de la scène pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu son dénouement.

Je demande dans quel genre est cette pièce ? Dans le genre comique ? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique ? La terreur, la commisération, & les autres grandes passions n'y sont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt ; & il y en aura, sans ridicule qui fasse rire, sans danger qui fasse frémir, dans toute composition dramatique où le sujet sera important, où le poète prendra le ton que nous avons dans les affaires sérieuses, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me semble que ces actions étant les plus communes de la vie, le genre qui les aura pour objet doit être le plus utile & le plus étendu. J'appellerai ce genre *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimères, le Monde imaginaire & le Monde réel ; ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique ?

« Je vous entends. *Le burlesque... Le genre comique... Le genre sérieux... Le genre tragique... Le merveilleux* ».

Une Pièce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point déplacés dans le genre sérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre,

C'est l'avantage du genre sérieux, que placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'élève, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux ; & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature ; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les Peintres & les Poètes ont le droit de tout oser ; mais ce

droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des especes différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans Castor élevé au rang des dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader ; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité, il s'ensuit que placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappans & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scene. On apprend à un jeune élève qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familiere, il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes ou dans un rang élevé. Qu'il draper ses figures à son gré, mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chausse, selon son génie, le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal ou une robe de palais ; mais que l'homme ne disparaisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des tems & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les tems & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop foibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperies qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la Tragi-comédie ne peut être qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & séparés par une barriere naturelle. On n'y passe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparaît.

Vous voyez que cette espece de drame où les traits les plus plaisans du genre comique font placés à côté des traits les plus touchans du genre

sérieux, & où l'on saute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévère.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barrière que la nature a mise entre les genres ? Portez les choses à l'excès ; rapprochez deux genres fort éloignés, tels que la tragédie & le burlesque, & vous verrez alternativement un grave sénateur jouer aux pieds d'une courtisane le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république².

La Farce, la Parade, & la Parodie ne sont pas des genres, mais des espèces de comique ou de burlesque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poétique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne ; & cette poétique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit, tandis que je travaillois à ma Pièce.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple, domestique, & voisine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets. Les honnêtes gens ne les admettent point à la connoissance de leurs affaires ; & si les scènes se passent toutes entre les maîtres, elles n'en seront que plus intéressantes. Si un valet parle sur la scène comme dans la société, il est maussade ; s'il parle autrement il est faux.

Les nuances empruntées du genre comique sont-elles trop fortes ? L'ouvrage sera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre sérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il panche plutôt vers la Tragédie que vers la Comédie ; genre dans lequel ils sont rares & courts.

Il seroit dangereux d'emprunter dans une même composition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoissez bien la pente de votre sujet & de vos caractères, & suivez-la.

Que votre morale soit générale & forte.

Point de personnages épisodiques ; ou si l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere singulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laisser là ces coups de théâtre dont l'effet est momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit presque toujours à la dignité. Ainsi, que votre principal personnage soit rarement le machiniste de votre piece.

Et sur-tout ressouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer qu'un homme de génie ne puisse enfreindre avec succès.

« Vous avez prévenu mon objection ».

Le genre comique est des especes, & le genre tragique est des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie est tel ou tel homme. C'est ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'est point un autre. Le principal personnage d'une comédie doit au contraire représenter un grand nombre d'hommes. Si par hasard on lui donnoit une physionomie si particuliere qu'il n'y eût dans la société qu'un seul individu qui lui ressemblât, la Comédie retourneroit à son enfance, & dégénéreroit en satire.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Eautontimorumenos* est un père affligé du parti violent auquel il a porté son fils par un excès de sévérité dont il se punit lui-même, en se couvrant de lambeaux, se nourrissant durement, fuyant la société, chassant ses domestiques, & se condamnant à cultiver la terre de ses propres mains. On peut dire que ce pere-là n'est pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un siecle l'exemple d'une affliction aussi bizarre.

« Horace qui avoit le goût d'une délicatesse singuliere ? me paroît avoir apperçu ce défaut, & l'avoir critiqué d'une façon bien legere.

Je ne me rappelle pas l'endroit.

« C'est dans la satire 1^{ere} ou 2^e du premier livre, où il se propose de montres que pour éviter un excès, les fous se précipitent dans l'excès opposé. Fufidius, dit-il, craint de passer pour dissipateur. Savez-vous ce qu'il fait ? Il prête à cinq pour cent par mois, & se paye d'avance. Plus un homme est obéré, plus il exige. Il fait par cœur les noms de tous les enfans de famille qui commencent à aller dans le monde & qui ont des peres durs.

Mais vous croiriez peut-être que cet homme dépense à proportion de son revenu. Erreur. Il est son plus cruel ennemi ; & ce pere de la comédie, qui se punit de l'évasion de son fils, ne se tourmente pas plus méchamment. *Non se pejùs cruciavetit* ».

Oui. Rien n'est plus dans le caractere de cet auteur, que d'avoir attaché deux sens à ce *méchamment*, dont l'un tombe sur Terence, & l'autre sur Fufidius.

Dans le genre sérieux, les caracteres seront souvent aussi généraux que dans le genre comique ; mais ils seront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il est arrivé une aventure fort plaisante à la cour, un événement fort tragique à la ville. D'où il s'ensuit que la Comédie & la Tragédie sont de tous les états ; avec cette différence, que la douleur & les larmes sont encore plus souvent sous les toîts des sujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'est moins le sujet qui rend une piece comique, sérieuse ou tragique, que le ton, les passions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalousie, du jeu, du dérèglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réfléchir ou trembler. Un jaloux qui prend des mesures pour s'assurer de son deshonneur, est ridicule ; un homme d'honneur qui le soupçonne & qui aime, en est affligé ; un furieux qui le sait, peut commettre un crime. Un joüeur portera chez un usurier le portrait d'une maitresse ; un autre joüeur embarrassera sa fortune, la renversera, plongera une femme & des enfans dans la misere, & tombera dans le desespoir. Que vous dirai-je de plus ? La piece dont nous nous sommes entretenus a presque été faite dans les trois genres.

« Comment » ?

Oui.

« La chose est singuliere ».

Clairville est d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux, possesseur tranquille de Rosalie, il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une aventure commune. Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le 3^e acte de la piece. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-

fait comique. J'en ris ; mais je fus secrettement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les plus importantes de notre vie : car enfin il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maîtresse, à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur, à Constance le repos, à moi la probité, & peut être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la piece ; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-tems qu'il ne m'avoit fait rire.

« Et pourroit-on voir ces morceaux » ?

Non. Ce n'est point un refus. Mais Clairville a brûlé son acte, & il ne me reste que le canevas des miens.

« Et ce canevas » ?

Vous l'allez avoir, si vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible. Vous m'aimez ; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire.

« Donnez le canevas tragique ; Dorval, donnez ».

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jeter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie instruite au troisieme acte du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval ; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami perfide, un homme sans foi. Je suis Dorval. Je suis un malheureux.

Rosalie. Dis un misérable.... Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit ?

Dorv. Je vous aimois & je vous aime encore.

Rosalie. Il m'aimoit ! Il m'aime ! Il épouse Constance ! Il en a donné sa parole à son frere ! & cette union se consomme aujourd'hui !.. Allez, esprit pervers. Eloignez-vous ! Permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable ! On me chasse ! Je suis un scélerat ! O vertu ! Voilà donc ta derniere récompense !

Rosalie. Il s'étoit promis sans doute que je me tairois.... Non, non... tout se saura.... Constance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeunesse... Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur.... O Clairville ! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injustice & réparer les maux que je t'ai faits !.. Mais le moment approche où le méchant sera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez ; ou vous allez devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis, si c'en est un que de jeter loin de foi un fardeau qu'on ne peut plus porter.... Encore un mot, & je croirai que la vertu n'est qu'un fantôme vain ; que la vie n'est qu'un présent fatal du fort ; que le bonheur n'est nulle part ; que le repos est sous la tombe, & j'aurai vécu,

Rosalie s'est éloignée. Elle ne l'entend plus. Dorval se voit méprisé de la seule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée ; exposé à la haine de Constance, à l'indignation de Clairville ; sur le point de perdre les seuls êtres qui l'attachoient au monde & de retomber dans la solitude de l'univers... Où ira-t-il ?.. à qui s'adressera-t-il ?.. qui aimera-t-il ?... de qui fera-t-il aimé ?... Le desespoir s'empare de son ame. Il fent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'est le sujet d'un monologue qui finit le troisième acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ses domestiques. Il leur commande de la main, & ils obéissent.

Rosalie exécute son projet au commencement du quatrième. Quelle est la surprise de Constance & de son frère. Ils n'osent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous, Ils se fuient ; & Dorval se trouve tout-a-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son destin s'accomplit. Il s'en aperçoit ; & le voilà résolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, son valet, est le seul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeste pensée de son maître. Il répand sa terreur dans toute la maison. Il court à Clairville, à Constance, à Rosalie. Il parle. Ils sont consternés. A l'instant, les intérêts particuliers disparaissent. On cherche à se rapprocher de Dorval. Mais il est trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus personne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'est capable d'aucun sentiment. Il lute un peu contre cet

état ténébreux ; mais c'est foiblement, par élans courts, sans force & sans effet. Le voilà tel qu'il est au commencement du cinquième acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval seul qui se promène sur la scène, sans rien dire. On voit dans son vêtement, son geste, son silence, le projet de quitter la vie. Clairville entre ; il le conjure de vivre ; il se jette à ses genoux ; il les embrasse ; il le presse par les raisons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Rosalie. Il n'en est que plus cruel. Cette scène avance le fort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monosyllabes. Le reste de l'action de Dorval est muette.

Constance arrive. Elle joint ses efforts à ceux de son frère. Elle dit à Dorval ce qu'elle pense de plus pathétique sur la résignation aux événemens ; sur la puissance de l'Être suprême, puissance à laquelle c'est un crime de se soustraire ; sur les offres de Clairville, & c... Pendant que Constance parle, elle a un des bras de Dorval entre les siens ; & son ami le tient embrassé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même, ne sent point son ami qui le tient embrassé, n'entend point Constance qui lui parle. Seulement il se renverse quelque fois sur eux pour pleurer. Mais les larmes se refusent. Alors il se retire ; il pouffe des soupirs profonds ; il fait quelques gestes lents & terribles ; on voit sur ses lèvres des mouvemens d'un ris passager plus effrayans que ses soupirs & ses gestes.

Rosalie vient. Constance & Clairville se retirent. Cette scène est celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repentir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le respect qu'elle doit à Constance, & les sentimens qu'elle ne peut refuser à Clairville ; combien elle dit de choses touchantes ! Dorval paroît d'abord ni ne la voir ni ne l'écouter. Rosalie pouffe des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards font ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots, se desolant, s'arrachant les cheveux.

Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui, sans rien dire... Ses yeux sont à-demi fermés. Ses longs cheveux

pendent sur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu-à-peu. Il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains & les coudes sur ses genoux. Il se leve avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend par le bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne... Alors Charles se leve subitement laisse la bourse & la montre à terre, & court appeler du secours.

Dorval le suit lentement... Il s'appuie sans dessein contre la porte.... Il y voit un verrouil... Il le regarde... le...ferme... tire on épée... en appuie le pommeau contre la terre... en dirige la pointe vers sa poitrine... se panche le corps sur le coté... leve les yeux au Ciel... les ramene sur lui... demeure ainsi quelque tems... pousse un profond soupir, & se laisse tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermée. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans son sang & mort. Charles rentre en poussant des cris. Les autres domestiques restent autour du cadavre. Constance arrive. Frappée de ce spectacle, elle crie, elle court égarée sur la scene, sans trop savoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Constance tournée vers le lieu de la scene sanglante, est immobile dans un fauteuil, le visage couvert de ses mains.

Arrivent Clairville & Rosalie. Ils trouvent Constance dans cette situation. Ils l'interrogent. Elle se taît. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponse, elle découvre son visage détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du sang de Dorval.

Alors ce ne sont plus que des cris, des pleurs, du silence, & des cris.

Charles donne à Constance le paquet cacheté. C'est la vie & les dernieres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville sort comme un furieux ; Constance le suit. Justine & les domestiques emportent Rosalie qui se trouve mal, & la Piece finit.

« Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends rien, ou voilà de la tragédie ! A la vérité, ce n'est plus l'épreuve de la vertu, c'est son desespoir. Peut-être y

auroit-il du danger à montrer l'homme de bien réduit à cette extrémité funeste ? Mais on n'en sent pas moins la force de la pantomime feule & de la pantomime réunie au discours. Voilà les beautés que nous perdons faute de scene & faute de hardiesse, en imitant servilement nos prédécesseurs, & laissant la nature & : la vérité... Mais Dorval ne parle point ?... Mais peut-il y avoir de discours qui frappent autant que son action & son silence ?... Qu'on lui fasse dire quelques mots par intervalles. Cela se peut. Mais il ne faut pas oublier qu'il est rare que celui qui parle beaucoup, se tue ».

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroissoit absorbé dans ses pensées. Je crus qu'il étoit à propos de garder son papier, & il ne me le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce soit-là de la tragédie, & qu'il y ait entre la Tragédie & la Comédie un genre intermédiaire ; voilà donc deux branches du genre dramatique qui sont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre sérieux. Faites des tragédies domestiques, & soyez sûr qu'il y a des applaudissemens & une immortalité qui vous sont réservés. Sur-tout négligez les coups de théâtre. Cherchez des tableaux. Rapprochez-vous de la vie réelle ; & ayez d'abord un espace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue. On dit qu'il n'y a plus de grandes passions tragiques à émouvoir ; qu'il est impossible de présenter les sentimens élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la Tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action, un autre ton, & un sublime qui lui sera propre. Je le sens ce sublime. Il est dans ces mots d'un pere qui disoit à son fils qui le nourrissoit dans sa vieillesse : *Mon fils, nous sommes quittes. Je toi donné la vie & tu me l'as rendue* ; & dans ceux-ci d'un autre pere qui disoit au sien : *Dites touûjours la verité. Ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je rechauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

« Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle » ?

Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous. C'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi ! vous ne concevez pas l'effet que produiroient sur vous une scene réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parens, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune ; la crainte de l'ignominie ; les suites de la misere ; une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au desespoir, du desespoir à une mort violente, ne sont pas des événemens rares ; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des dieux d'Athenes ou de Rome.... Mais vous êtes distrait... Vous rêvez... Vous ne m'écoutez pas....

« Votre ébauche tragique m'obsede... Je vous vois errer sur la scene... détourner vos pieds de votre valet prosterné fermer le verrouil... tirer votre épée.... L'idée de cette pantomime me fait frémir.... Je ne crois pas qu'on en sôûtînt le spectacle ; & toute cette action est peut-être de celles qu'il faut mettre en récit. Voyez ».

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance ; & qu'entre les actions vraisemblables il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, & renvoyer derriere la scene. Il faut que j'applique mes idées à la Tragédie connue ; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter. La vûe de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, & la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne sera pas sur le sein d'Irene, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu & vacillant.... Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique ; si les incidens se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je suis dans un parterre ; que tous ces personnages sont des comédiens ; & que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit au contraire me transportera au-delà de la scene. J'en suivrai toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera

comme je les ai vûes dans la nature. Rien ne se démentira. Le poète aura dit :

*Entre les deux partis Calcas s'est avancé ;
L'œil farouche, l'air sombre & le poil hérissé,
Terrible, & Plein du dieu qui l'agitoit sans doute*

*ou, les ronces degoutantes
Portent de fis cheveux les dépouilles sanglantes.*

où est l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il est dans ces vers ? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air sombre ; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à son action, à son geste, la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il soit, ses cheveux ne se hérissèrent point sur sa tête. Limitation dramatique ne va pas jusque-là.

Il en fera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit. L'air obscurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arrosée de sang. Une jeune princesse le poignard enfoncé dans le sein. Les vents déchaînés. Le tonnerre retentissant au haut des airs. Le ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le poète a peint toutes ces choses. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poète n'a rien dit de la stature de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle ; s'échappe de-là, & se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La sene réelle eût été petite, foible, mesquine, fausse ou manquée. Elle devient grande, forte vraie, & même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-dessous de nature ; je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que dans l'épopée, les hommes Poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous même à l'action de mon esquisse tragique. L'action n'est-elle pas simple ?

Elle l'est ».

Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scene ?

« Aucune ». ».

L'effet en sera-t-il terrible ?

« Que trop peut-être. Qui fait si nous irions chercher au théâtre des impressions aussi fortes ? On veut être attendri, touché, effrayé ; mais jusqu'à un certain point ».

Pour juger sainement, expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique ?

« C'est, je crois, d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, l'horreur du vice »....

Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui seroit aussi pusillanime. Que seroit-ce que le goût ? & que l'art deviendrait-il, si l'on se refusoit à son énergie, & si l'on posoit des barrières arbitraires à ses effets ?

« Il me resteroit encore quelques questions à vous faire sur la nature du tragique domestique & bourgeois, comme vous l'appellez ; mais j'entrevois vos réponses. Si je vous demandois pourquoi dans l'exemple que vous m'en avez donné, il n'y a point de scènes alternativement muettes & parlées ; vous me répondriez sans doute que tous les sujets ne comportent pas ce genre de beautés »,

Cela est vrai.

« Mais quels seront les sujets de ce comique sérieux que vous regardez comme une branche nouvelle du genre dramatique ? Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine, tout au plus, de caractères vraiment comiques & marqués de grands traits ».

Je le pense.

« Les petites différences qui se remarquent dans les caractères des hommes ne peuvent être maniées aussi heureusement que les caractères tranchés ».

Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'ensuit de-là ?... Que ce ne sont plus, à proprement parler, les caractères qu'il faut mettre sur la scène, mais les conditions. Jusqu'à-présent, dans la comédie le caractère a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'accessoire ; il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractère ne soit que

l'accessoire. C'est du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonstances qui le faisoient sortir, & l'on enchaînoit ces circonstances. C'est la condition, ses devoirs, ses avantages, ses embarras qui doivent servir de base à l'ouvrage. Il me semble que cette source est plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres Pour peu que le caractere fût chargé, un spectateur pouvoit se dire à lui-même, ce n'est pas moi. Mais il ne peut se cacher que l'état qu'on joue devant lui ne soit le sien ; il ne peut méconnoître ses devoirs. Il faut absolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

« Il me semble qu'on a déjà traité plusieurs de ces sujets ».

Cela n'est pas. Ne vous y trompez point.

« N'avons-nous pas des Financiers, dans nos pieces » ?

Sans doute, il y en a. Mais le financier n'est pas fait.

« On auroit de la peine à en citer une sans un pere de famille ».

J'en conviens ; mais le pere de famille n'est pas fait. En un mot, je vous demande. J'ai si les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leurs dangers ont été mis sur la scene. Si c'est la base de l'intrigue & de la morale de nos pieces. Ensuite, si ces devoirs, ces avantages, ces inconvénients, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des situations très-embarrassantes ?

« Ainsi vous voudriez qu'on jouât l'homme de Lettres, le philosophe, le commerçant, le juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le magistrat, le financier, le grand seigneur, l'intendant ».

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la sœur, les freres. Le pere de famille ! Quel sujet dans un siecle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'est qu'un pere de famille !

Songez qu'il se forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous est moins connu que les conditions, & ne doit nous intéresser davantage. Nous avons chacun notre état dans la société, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions ! Combien de détails importants ! d'actions publiques & domestiques ! de vérités inconnues ! de situations nouvelles à

tirer de ce fonds ! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contrastes que les caractères ? & le poète ne pourra-t-il pas les opposer ?

Mais ces sujets n'appartiennent pas seulement au genre sérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, selon le génie de l'homme qui s'en saisira.

Telle est encore la vicissitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Misanthrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en est-il pas ainsi de beaucoup d'autres caracteres ?

« Ces idées ne me déplaisent pas. Me voilà tout disposé à entendre la première comédie dans le genre sérieux, ou la première tragédie bourgeoise qu'on représentera. J'aime qu'on étende la sphere de nos plaisirs. J'accepte les ressources que vous nous offrez ; mais laissez-nous encore celles que nous avons. Je vous avoue que le genre merveilleux me tient à cœur Je souffre à le voir confondu avec le genre burlesque & chassé du système de la nature & du genre dramatique. Quinault mis à côté de Scarron & de Dassouci. Ah, Dorval, Quinault » !

Personne ne lit Quinault avec plus de plaisir que moi. C'est un poète plein de graces, qui est toujours tendre & facile, & souvent élevé. J'espere vous montrer un jour jusqu'où je porte la connoissance & l'estime des talens de cet homme unique, & quel parti on auroit pû tirer de ses tragédies, telles qu'elles sont. Mais il s'agit de son genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burlesque. Et le monde enchanté, vous est-il mieux connu ? A quoi en comparez-vous les peintures, si elles n'ont aucun modele subsistant dans la nature ?

Le genre burlesque & le genre merveilleux n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on hasarde sur la scene lyrique un trait nouveau, c'est une absurdité qui ne se soûtient que par des liaisons plus ou moins éloignées avec une absurdité ancienne. Le nom & les talens de l'auteur y font aussi quelque chose. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme ; c'est une extravagance qui n'a pas de bon sens ; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à mesure qu'ils font des sotises. Il y a dans cette fiction une allégorie sensée, & il est sifflé. Angelique se rend invisible à son amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des

spectateurs, & cette machine ridicule ne choque personne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ses ennemis, & qui ne blesse que lui-même. C'est assez le sort de la méchanceté ; & rien n'est plus incertain que le succès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes semblables à ceux dont on berce les enfans. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront assez de vraisemblance pour intéresser des hommes sensés ? L'Héroïne de la Barbe bleue est au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de son tyran. Elle va périr, si son libérateur ne paroît. Sa sœur est à ses côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette situation ne soit pas aussi belle qu'aucune du théâtre lyrique ; & que la question, *Ma sœur, ne voyez-vous rien venir*, soit sans pathétique ? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme sensé, comme elle fait pleurer les petits enfans ? C'est qu'il y a une Barbe bleue qui détruit son effet.

« Et vous pensez qu'il n'y a aucun ouvrage dans le genre, soit burlesque, soit merveilleux, où l'on ne rencontre quelques poils de cette barbe »,

Je le crois ; mais je n'aime pas votre expression. Elle est burlesque, & le burlesque me déplaît par-tout.

« Je vais tâcher de réparer cette faute par quelque observation plus grave. Les dieux du théâtre lyrique ne sont-ils pas les mêmes que ceux de l'épopée ? Et pourquoi, je vous prie, Vénus n'auroit-elle pas aussi bonne grace à se desoler sur la scene, de la mort d'Adonis, qu'à pousser des cris dans l'Iliade, de l'égratignure legere qu'elle a reçue de la lance de Diomedes, ou qu'à soupirer en voyant l'endroit de sa belle main blanche où la peau meurtrie commençoit à noircir ? N'est-ce pas dans le poëme d'Homere un tableau charmant que celui de cette déesse en pleurs, renversée sur le sein de sa mere Dioné ? Pourquoi ce tableau plairoit-il moins dans une composition lyrique » ?

Un plus habile que moi vous répondra que les embellissemens de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du seizieme siecles, sont proscrits parmi les François, & que les dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les aventures romanesques, ne sont plus de saison.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination & mettre en action sous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en est pas ainsi de mes sens. Rappelez-vous les principes que j'établissois tout-à-l'heure sur les choses, même vraisemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au spectateur. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus sévèrement encore au genre merveilleux. En un mot, si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la scene ?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations. Il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la Nature, sans lequel les grands effets, ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élèvent, Ecoutez Agamemnon.

*Encore si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au-moins soulager ma douleur ;
Tristes destins des Rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes !
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.*

Les dieux doivent-ils se respecter moins que les rois ? Si Agamemnon dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de son rang, quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien !

« Mais la tragédie ancienne est pleine de dieux ; & c'est Hercule qui dénoue cette fameuse tragédie de Philoctere, à laquelle vous prétendez qu'il n'y a pas un mot à ajouter ni à retrancher ».

Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine, s'attachèrent d'abord à distinguer les passions. à les connoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un philosophe. Un autre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poète. Un troisieme tailla le marbre à cette ressemblance, & ce fut un statuaire. Un quatrieme fit prosterner le statuaire au pied de son ouvrage, & ce fut un prêtre. Les dieux du paganisme ont été faits à la ressemblance de l'homme. Qu'est-ce que les dieux d'Homere, d'Eschile, d'Euripide, & de Sophocle ? Les vices des hommes, leurs

vertus, & les grands phénomènes de la Nature personnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup-d'œil sous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour, & les Furies.

Lorsqu'un payen étoit agité de remords, il pensoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même ; & quel trouble ne devoit-il donc pas éprouver à l'aspect de ce fantôme parcourant la scene, une torche à la main, la tête hérissée de serpens, & présentant aux yeux du coupable des mains teintes de sang ! Mais nous qui connoissons la vanité de toutes ces superstitions ! Nous

« Eh bien, il n'y a qu'à substituer nos diables aux Eumenides ».

Il y a trop peu de foi sur la terre... & puis, nos diables sont d'une figure si gothique... de si mauvais goût... est-il étonnant que ce soit Hercule qui dénoue le Philoctète de Sophocle ? Toute l'intrigue de la Piece est fondée sur ses fleches ; & cet Hercule avoit dans les temples une statue au pied de laquelle le peuple se prosternoit tous les jours.

Mais savez-vous quelle fut la suite de l'union de la superstition nationale & de la poésie ? C'est que le poète ne put donner à ses héros des caractères tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit montré la même passion, sous la forme d'un dieu & sous celle d'un homme.

Voilà la raison pour laquelle les héros d'Homère sont presque des personnages historiques.

Mais lorsque la religion chrétienne eut chassé des esprits la croyance des dieux du paganisme, & contraint l'artiste à chercher d'autres sources d'illusion, le système poétique changea. Les hommes prirent la place des dieux, & on leur donna un caractère plus un.

« Mais l'unité de caractère un peu rigoureusement prise n'est-elle pas une chimère » ?

Sans doute.

« On abandonna donc la vérité » ?

Point du tout. Rappelez-vous qu'il ne s'agit sur la scene que d'une seule action ; que d'une circonstance de la vie ; que d'un intervalle très-court, pendant lequel il est vraisemblable qu'un homme a conservé son caractère.

« Et dans l'épopée qui embrasse une grande partie de la vie, une multitude prodigieuse d'événemens différens, des situations de toute

espece, comment faudra-t-il peindre les hommes » ?

Il me semble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils font. Ce qu'ils devraient être est une chose trop systématique & trop vague pour servir de base à un art d'imitation. Il n'y a rien de si rare qu'un homme tout-à-fait méchant, si ce n'est peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorsque Thétis trempa son fils dans le styx, il en sortit semblable à Thersite par le talon. Thétis est l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables que celles qui sont fondées sur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imaginoit les êtres dans une vicissitude rapide, toute peinture ne représentant qu'un instant qui fuit, toute imitation seroit superflue. Les beautés ont dans les Arts le même fondement que les vérités dans la Philosophie. Qu'est-ce que la vérité ? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'est-ce que la beauté d'imitation ? La conformité de l'image avec la chose.

Je crains bien que ni les Poètes, ni les Musiciens, ni les Décorateurs, ni les Danseurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur théâtre. Si le genre lyrique est mauvais, c'est le plus mauvais de tous les genres. S'il est bon, c'est le meilleur. Mais peut-il être bon, si l'on ne s'y propose point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte ? A quoi bon mettre en poésie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu ? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité ? Plus on dépense sur un fonds, plus il importe qu'il soit bon. N'est-ce pas prostituer la Philosophie, la Poésie, la Musique, la Peinture, la Danse, que de les occuper d'une absurdité ? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature ; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable ! Et l'illusion n'est-elle pas déjà assez éloignée ? Et qu'a de commun avec la métamorphose ou le sortilège, l'ordre universel des choses qui doit toujours servir de base à la raison poétique ? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philosophie du Monde intelligible dans le Monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même service à la poésie lyrique, & qui la fasse descendre des Régions enchantées sur la Terre que nous habitons ?

Alors on ne dira plus d'un poème lyrique que c'est un ouvrage choquant dans le sujet qui est hors de la nature ; dans les principaux personnages qui

sont imaginaires ; dans la conduite qui n'observe souvent ni unité de tems, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation semblent n'avoir été réunis que pour affoiblir l'expression des uns par les autres.

Un sage étoit autrefois un philosophe, un poète, un musicien. Ces talens ont dégénéré en se séparant. La sphere de la Philosophie s'est resserrée. Les idées ont manqué à la Poésie. La force & l'énergie aux Chants ; & la sagesse privée de ces organes ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand musicien & un grand poète lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carrière à remplir. Qu'il se montre cet homme de génie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie sur le théâtre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophete du peuple hébreux dans son enthousiasme : *Adducite mihi psaltem* ; qu'on m'amene un musicien, & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voisin a des défauts sans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne pense. Si le chanteur s'assujettissoit à n'imiter à la Cadence que l'accent inarticulé de la passion dans les airs de sentimens, ou que les principaux phénomènes de la nature dans les airs qui font tableau, & que le poète sçût que son ariette doit être la peroraison de sa scene, la réforme seroit bien avancée.

« Et que deviendroient nos Ballets » ?

La Danse ? La Danse attend encore un homme de génie. Elle est mauvaise par-tout, parce qu'on soupçonne à peine que c'est un genre d'imitation. La danse est à la pantomime, comme la poésie est à la prose, ou plutôt comme la déclamation naturelle est au chant. C'est une pantomime mesurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que signifient toutes ces danses, telles que le menuet, le passe-pied, le rigaudon, l'allemande la sarabande, où l'on suit un chemin tracé. Cet homme se déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur, & de la noblesse ; mais qu'est-ce qu'il imite ? Ce n'est pas là savoir chanter, c'est savoir solfier.

Une danse est un poème. Ce poème devrait donc avoir sa représentation séparée. C'est une imitation par les mouvemens qui suppose le concours du

poète, du peintre, du musicien, & du pantomime. Elle a son sujet. Ce sujet peut être distribué par actes & par scenes. La scene a son récitatif libre ou obligé & son ariette.

« Je vous avoue que je ne vous entends qu'à moitié, & que je ne vous entendrais point du tout, sans une feuille volante qui parut il y a quelques années. L'auteur mécontent du ballet qui termine le Devin du village, en proposoit un autre ; & je me trompe fort, ou ses idées ne font pas éloignées des vôtres ».

Cela peut être.

« Un exemple acheveroit de m'éclairer »

Un exemple ? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours d'allées sans mot dire ; Dorval revoit à son exemple de la danse, & moi je repassois dans mon esprit quelques-unes de ses idées. Voici à-peu-près l'exemple qu'il me donna. Il est commun, me dit-il ; mais j'y appliquerai mes idées aussi facilement que s'il étoit plus voisin de la nature & plus piquant.

Sujet. Un petit paysan & une jeune paysanne reviennent des champs sur le soir. Ils se rencontrent dans un bosquet voisin de leur hameau ; & ils se proposent de répéter une danse qu'ils doivent exécuter ensemble le dimanche prochain sous le grand orme.

ACTE PREMIER.

Scene premiere. Leur premier mouvement est d'une surprise agréable. Ils se témoignent cette surprise par une *pantomime*.

Ils s'approchent. Ils se saluent. Le petit paysan propose à la jeune paysanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il est tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la presse. Elle accepte. Ils posent à terre les instrumens de leurs travaux. Voilà un *récitatif*. Les pas marchés & la pantomime non mesurée sont le *récitatif* de la danse. Ils répètent leur danse. Ils se recordent le geste & les pas ; ils se reprennent ; ils recommencent ; ils font mieux ; ils s'approuvent ; ils se trompent ; ils se dépitent ; c'est un *récitatif* qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit : c'est à l'orchestre à parler. C'est à lui à rendre les discours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orchestre ce qu'il doit dire ; le musicien l'a écrit ; le peintre a imaginé les tableaux ; c'est au pantomime à former les pas & les gestes. D'où vous concevez facilement que si la danse n'est pas écrite comme un poëme ; si le poëte a mal fait le discours ; s'il n'a pas sçu trouver des tableaux agréables ; si le danseur ne sait pas jouer ; si l'orchestre ne fait pas parler, tout est perdu.

Scene II. Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire, on entend des sons effrayans. Nos enfans en sont troublés. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Le bruit cesse. Ils se rassurent. Ils continuent. Ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons. C'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*. Il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons. Elle ne veut pas les entendre ; & il se fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif composé des petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans, qui se montraient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader ; & ils étoient en fort bon train de répéter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une manière effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces paysans déguisés exécutent au bruit d'une symphonie sourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfans. Leur approche est un *récitatif*. Leur discours, un *duo*. Les enfans s'effrayent. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils sont retenus, poursuivis ; & les paysans déguisés & les enfans effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfans.

Scene IV. Alors les spectres ôtent leurs masques. Ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué ; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

ACTE SECOND.

Scene I. Le petit paysan & la jeune paysanne avoient laissé sur la scene leur panier & leur houlette ; ils viennent les reprendre. Le paysan le premier. Il montre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en-avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue est un *récitatif obligé*.

Scene II. La jeune paysanne arrive ; mais elle se tient éloignée. Le petit paysan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il se jette à ses genoux. Il veut lui baiser la main. *Et les esprits ?* lui dit-elle. « Ils n'y sont plus. Ils n'y sont plus ». C'est encore du *récitatif*. Mais il est suivi d'un *duo* dans lequel le petit paysan lui marque son desir de la maniere la plus passionnée ; & la jeune paysanne se laisse engager peu-à-peu à rentrer sur la scene, & à reprendre. Ce *duo* est interrompu par des mouvemens de frayeur. Il ne se fait point de bruit ; mais ils croient en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils se rassurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'est point une erreur. Les sons effrayans ont recommencé ; la jeune paysanne a couru à sa panetiere & à sa houlette ; le petit paysan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils sont investis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils se meuvent entre ces fantômes. Ils cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'est un *chœur* que cela.

Au moment où leur consternation est la plus grande, les fantômes ôtent leurs masques, & laissent voir au petit paysan & à la jeune paysanne des visages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un masque. Ils le considerent. Ils le comparent au visage. La jeune paysanne a un masque hideux d'homme, le petit paysan, un masque hideux de femme. Ils mettent ces masques. Ils se regardent. Ils se font des mines ; & ce *récitatif* est suivi du *chœur* général. Le petit paysan & la petite paysanne se font à-travers ce *chœur* mille niches enfantines, & la piece finit avec le chœur.

« J'ai entendu parler d'un spectacle dans ce genre, comme de la chose la plus parfaite qu'on pût imaginer ».

Vous voulez dire la troupe de Nicolini.

« Précisément ».

Je ne l'ai jamais vûe. Eh bien, croyez-vous encore que le siecle passé n'a plus rien laissé à faire à celui-ci ?

La tragédie domestique & bourgeoise à créer.

Le genre sérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à substituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La scene à changer, & les tableaux à substituer aux coups de théâtre. Source nouvelle d'invention pour le poëte, & d'étude pour le comédien. Car que sert au poëte d'imaginer des tableaux, si le comédien demeure attaché à sa disposition symétrique & à son action compassée.

La tragédie réelle à introduire sur le théâtre lyrique.

Enfin la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

« Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la scene lyrique » ?

L'ancienne.

« Pourquoi pas la tragédie domestique » ?

C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la scene lyrique, doit être mesurée ; & que la tragédie domestique me semble exclure la versification.

« Mais croyez-vous que ce genre fournît au musicien toute la ressource convenable à son art ? Chaque art a ses avantages. Il semble qu'il en soit d'eux, comme des sens. Les sens ne sont tous qu'un toucher ; tous les Arts qu'une imitation. Mais chaque sens touche, & chaque art imite, d'une maniere qui lui est propre ».

Il y a en musique deux styles, l'un simple, & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, si je vous montre, sans sortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux sur lesquels le musicien peut déployer à son choix toute l'énergie de l'un ou toute la richesse de l'autre ? Quand je dis *le musicien*, j'entends l'homme qui a le génie de son art ; c'est un autre que celui qui ne sait qu'enfiler des modulations & combiner des notes.

« Dorval, un de ces morceaux, s'il vous plaît » ?

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut-être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poëmes d'un autre genre ? & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Clytemnestre à qui l'on vient d'arracher sa fille pour l'immoler, voit le couteau du sacrificateur levé sur son sein, son sang qui coule, un prêtre qui

consulte les dieux dans son cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie :

*O mere infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés.
Calcas va dans son sang.... Barbares, arrêtez ;
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre si sens trembler la terre.
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups.*

Je ne connois ni dans Quinault ni dans aucun poète des vers plus lyriques, ni de situation plus propre à l'imitation musicale. L'état de Clytemnestre doit arracher de ses entrailles le cri de la nature ; & le musicien le portera à mes oreilles, dans toutes ses nuances.

S'il compose ce morceau dans le style simple, il se remplira de la douleur, du desespoir de Clytemnestre ; il ne commencera à travailler que quand il se sentira pressé par les images terribles qui obsédoient Clytemnestre. Le beau sujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers. Comme on en peut couper les différentes frases par une ritournelle plaintive.. *O ciel !.. O mere infortunée !...* premier jour pour la ritournelle... *De festons odieux ma fille couronnée...* second jour.. *Tend la gorge aux couteaux par son pere apprêtés...* troisieme jour... *Par son pere !..* quatrieme jour.... *Calcas va dans son sang...* cinquieme jour... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette symphonie ?... Il me semble que je l'entends.... Elle me peint la plainte... la douleur... l'effroi.. l'horreur... la fureur....

L'air commence à *Barbares, arrêtez*. Que le musicien me déclame ce *barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il sera d'une stérilité bien surprenante, si ces mots ne sont pas pour lui une source inépuisable de mélodies...

Vivement, *Barbares, barbares, arrêtez, arrêtez...* *c'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...* *c'est le sang...* *c'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...* *Ce dieu vous voit...* *vous entend...* *vous menace, barbares...* *arrêtez !...* *J'entends, gronder la foudre...* *je sens trembler la terre...* *arrêtez....* *Un dieu, un dieu vengeur fait retentir ces coups...* *arrêtez, barbares.....* *Mais rien ne les arrête....* *Ah ma fille !.. ah mere infortunée !..*

Je la vois... je, vois couler son san... elle meurt... ah, barbares ! ô ciel !...
Quelle variété de sentimens & d'images ?

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiselle Dumeni ; voilà, où je me trompe fort, le desordre qu'elle y répandra ; voilà les sentimens qui se succéderont dans son ame. Voilà ce que son génie lui suggérera, & c'est sa déclamation que le musicien doit imaginer & écrire. Qu'on en fasse l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le musicien sur les mêmes idées.

Mais le musicien prend-il le style figuré ? autre déclamation ; autres idées autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réservé pour l'instrument. Il fera gronder la foudre. Il la lancera. Il la fera tomber en éclats. Il me montrera Clytemnestre effrayant les meurtriers de sa fille, par l'image du dieu dont ils vont répandre le sang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poésie & de la situation, avec le plus de vérité & de force qu'il lui fera possible. Le premier s'étoit entièrement occupé des accents de Clytemnestre ; celui-ci s'occupe un peu de son expression. Ce n'est plus la mere d'Iphigénie que j'entends. C'est la foudre qui gronde ; c'est la terre qui tremble ; c'est l'air qui retentit de bruits effrayans.

Un troisieme tentera la réunion des avantages des deux styles. Il saisira le cri de la nature, lorsqu'il se produit violent & inarticulé, & il en fera la base de sa mélodie. C'est sur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le dieu vengeur ; mais il fera sortir à-travers les différens traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puisse avoir cet artiste, il n'atteindra point un de ces buts, sans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux seraperdu pour le pathétique. Le tout produira plus d'effet sur les oreilles, moins sur l'ame, Ce compositeur sera plus admiré des artistes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce soient ces mots parasites du style lyrique, *lancer... gronder... trembler...* qui fassent le pathétique de ce morceau ? c'est la passion dont il est animé. Et si le musicien négligeant le cri de la passion, s'amusoit à combiner des sons à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit

tendu un cruel piège. Est-ce sur les idées, *lance*, *gronde*, *tremble*, ou sur celles-ci, *barbares... arrêtez... c'est le sang... c'est le pur sang d'un dieu... d'un dieu vengeur...* que la véritable déclamation appuiera ?...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce musicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a ; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expressions qui feront le tourment d'un poète, tant qu'elles seront l'unique & pauvre ressource du musicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

*Un prêtre environné d'une foule cruelle...
Portera sur ma fille (sur ma fille !) une main criminelle...
Déchirera son sein... & d'un œil curieux...
Dans son cœur palpitant... consultera les dieux...
Et moi qui l'amenai triomphante... adorée !...
Je m'en retournerai.... seule & désespérée...
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés.*

AIR

*Non, je ne l'aurai point amenée au supplice...
Ou vous serez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere.*

Non, je ne l'aurai point amenée au supplice... Non.... ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher... Non... barbare époux... impitoyable pere... venez la ravir à sa mere... venez, si vous l'osez... Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemnestre, & qui occuperont le génie du musicien.

Voilà mes idées, je vous les communique d'autant plus volontiers, que si elles ne sont jamais d'une utilité bien réelle, il est impossible qu'elles nuisent, s'il est vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que presque tous les genres de Littérature soient épuisés, & qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter ; même reste rien homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espece de poétique que vous m'avez arrachée, contient quelques vûes solides, ou n'est qu'un tissu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire ; mais ce seroit à la condition qu'il

appuieroit ses jugemens de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infaillible que je reconnusse, ce seroit la sienne.

« On peut, si vous voulez, lui communiquer vos idées ».

J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincere peut me plaire ; sa critique, quelque amere qu'elle soit, ne peut m'affliger. J'ai commencé il y a long-tems à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus solide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on dise de lui, quand il ne sera plus : « *Son pere qui étoit si honnête homme ne fut pourtant pas plus honnête homme que lui* ».

« Mais si vous regardiez le bon ou le mauvais succès d'un ouvrage presque d'un œil indifférent, quelle répugance pourriez-vous avoir à publier le vôtre » ? Aucune. Il y en a déjà tant de copies. Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma Piece aux Comédiens.

« Pourquoi » ?

Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une Piece qui tombe ne se lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on risqueroit de l'en priver tout-à-fait.

Voyez cependant.... Il est un grand Prince qui connoît toute l'importance du genre dramatique, & qui s'intéresse au progrès du goût national³. On pourroit le solliciter.... obtenir »....

Je le crois, mais réservons sa protection pour le *pere de famille*. Il ne nous la refusera pas sans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce sujet me tourmente, & je sens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaisie ; car c'en est une comme il en vient à tout homme qui vit dans la solitude... Le beau sujet que le pere de famille !... » C'est la vocation générale de tous les hommes... Nos enfans sont là source de nos plus grands plaisirs & de nos plus grandes peines... Ce sujet tiendra mes yeux sans cesse attachés sur mon pere... Mon pere !... J'acheverai de peindre le bon Lysimond... Je m'instruirai moi-même... Si j'ai des enfans, je ne serai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements....

« Et dans quel genre le pere de famille » ?

J'y ai pensé ; & il me semble que la pente de ce sujet n'est pas la même que celle du Fils Naturel. Le Fils Naturel a des nuances de la tragédie ; le pere de famille prendra une teinte comique.

« Seriez-vous assez avancé pour savoir cela » ?

Oui... retournez à Paris... Publiez le septieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous reposer ici... & comptez que le père de Famille ne se fera point, ou qu'il sera fait avant la fin de vos vacances... Mais à-propos on dit que vous partez bien-tôt.

« Après demain ».

Comment, après demain ?

« Oui ».

Cela est un peu brusque... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira... il faut absolument que vous sachiez connoissance avec Constance, Clairville, & Rosalie... Seriez vous homme à venir ce soir demander à souper à Clairville ?

Dorval vit que je consentois, & nous reprîmes aussi-tôt le chemin de la maison. Quel accueil ne fit-on pas à un homme présenté par Dorval ? En un moment je fus de la famille. On parla devant & après le souper Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philosophie ; mais quelle que fût la diversité des sujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ses personnages. Il avoit le ton de la mélancolie ; Constance, le ton de la raison ; Rosalie, celui de l'ingénuité ; Clairville, celui de la passion ; moi, celui de la bonhomie

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Le Fils naturel, ou les Épreuves
de la vertu , comédie en 5 actes
et en prose, avec l'histoire
véritable de la pièce***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65540550>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 La Lampedouse est une petite île déserte de la mer d'Afrique, située à une distance presque égale de la côte de Tunis & de l'île de Malthe. La Pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrain en seroit fertile. Le froment & la vigne y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou qui avoit enlevé la fille du bey d'Alger, s'y étoit réfugié avec sa maîtresse, & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le prêtre appelé frere Clément, a passé 10 ans à la Lampedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long-tems. Il avoit des bestiaux. Il cultivoit la terre. Il renfermoit sa provision dans un sousterrain ; & il alloit vendre le reste sur les côtes voisines où il se livroit au plaisir, tant que son, argent duroit. Il y a dans l'île une petite église divisée en deux chapelles que les Mahométans réverent comme les lieux de la sépulture du saint marabou & de sa maîtresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Mahomet, & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaisseau chrétien, il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaisseau étoit mahométan, vîte il souffloit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

2 Voyez la Venise préservée d'Othway ; le Hamlet de Skakespear, & la plupart des Pièces du théâtre anglois.

3 Monseigneur le Duc d'Or

Table des matières

1. Page de titre
2. Le sixieme volume de l'Encyclopédie
3. Voici les noms des Personnages réels de la Piece, avec ceux des Acteurs qui pourroient les remplacer.
4. LE FILS NATUREL, OU LES ÉPREUVES DE LA VERTU. COMEDIE.
5. ACTE PREMIER.
6. ACTE SECOND.
7. ACTE III.
8. ACTE IV.
9. ACTE V.
10. J'ai promis de dire pourquoi
11. DORVAL ET MOI.
 1. Premier Entretien.
 2. Second Entretien.
 3. Troisieme Entretien.
12. ACTE PREMIER.
13. ACTE SECOND.
14. Notes
15. À propos de cette édition numérique